

WILLIAM BECKFORD

VATHEK
et les
EPISODES

Introduction de
J. B. Brunius
avec la Préface de Stéphane Mallarmé

Illustrations de
Edmond Maurice Pérot

dans la collection
"Voyages Imaginaires"

1748

à Paris
ÉDITIONS STOCK
Delamain et Boutelleau
6, rue Casimir Delavigne

V A T H E K

CONTE ARABE

Vathek, neuvième Calife de la race des Abbassides, était fils de Motassem, et petit-fils d'Haroun Al-Rachid. Il monta sur le trône à la fleur de son âge. Les grandes qualités qu'il possédait déjà faisaient espérer à ses peuples que son règne serait long et heureux. Sa figure était agréable et majestueuse; mais, quand il était en colère, un de ses yeux devenait si terrible qu'on n'en pouvait pas soutenir les regards : le malheureux sur lequel il le fixait tombait à la renverse, et quelquefois même expirait à l'instant. Aussi, dans la crainte de dépeupler ses États, et de faire un désert de son palais, ce prince ne se mettait en colère que très rarement.

Il était fort adonné aux femmes et aux plaisirs de la table. Sa générosité était sans bornes, et ses débauches sans retenues. Il ne croyait pas, comme Omar Ben Abdalaziz, qu'il fallût se faire un enfer de ce monde, pour avoir le paradis dans l'autre.

Il surpassa en magnificence tous ses prédécesseurs. Le palais d'Alkorremi, bâti par son père Motassem sur la colline des chevaux pies, et qui commandait toute la ville de Samarah, ne lui parut pas assez vaste. Il y ajouta cinq ailes, ou plutôt cinq autres palais, et il destina chacun à la satisfaction d'un des sens.

Dans le premier de ces palais, les tables étaient toujours couvertes des mets les plus exquis. On les renouvelait nuit et jour, à mesure qu'ils se refroidissaient. Les vins les plus délicats et les meilleures liqueurs coulaient à grands flots de cent fontaines qui ne tarissaient jamais. Ce palais s'appelait le *Festin éternel* ou l'*Insatiable*.

On nommait le second palais le *Temple de la Mélodie*, ou le *Nectar de l'âme*. Il était habité par les premiers musiciens et poètes de ce temps. Après qu'ils avaient exercé leurs talents dans ce lieu, ils se dispersaient par bandes et faisaient retentir tous ceux d'alentour de leurs chants.

Le palais nommé *Délices des Yeux*, ou le *Support de la Mémoire*, était un enchantement continu. Des raretés, rassemblées de tous les coins du monde, s'y trouvaient en profusion et dans le bel ordre. On y voyait une galerie de tableaux du célèbre Mani, et des statues qui paraissaient animées. Là, une perspective bien ménagée charmait la vue; ici, la magie de l'optique la trompait agréablement; autre part, on trouvait tous les trésors de la nature. En un mot, Vathek, le plus curieux des hommes, n'avait rien omis dans ce palais de ce qui pouvait contenter la curiosité de ceux qui le visitaient.

Le palais des *Parfums*, qu'on appelait aussi l'*Aiguillon de la volupté*, était divisé en plusieurs salles. Des flambeaux et des lampes aromatiques y étaient allumés, même en plein jour. Pour dissiper l'agréable ivresse que donnait ce lieu, on descendait dans un vaste jardin, où l'assemblage de toutes les fleurs faisait respirer un air suave et restaurant.

Dans le cinquième palais, nommé le *Réduit de la Joie* ou le *Dangereux*, se trouvaient plusieurs troupes de jeunes filles. Elles étaient belles et prévenantes comme les Houris, et jamais elles ne se lassaient de bien recevoir ceux que le Calife voulait admettre en leur compagnie.

Malgré toutes les voluptés où Vathek se plongeait, ce prince n'en était pas moins aimé de ses peuples. On croyait qu'un souverain qui se livre au plaisir est pour le moins

aussi propre à gouverner que celui qui s'en déclare l'ennemi. Mais son caractère ardent et inquiet ne lui permit pas d'en rester là. Du vivant de son père il avait tant étudié pour se désennuyer qu'il savait beaucoup; il voulut enfin tout savoir, même les sciences qui n'existent pas. Il aimait à disputer avec les savants; mais il ne fallait pas qu'ils pous-sassent trop loin la contradiction. Aux uns il fermait la bouche par des présents; ceux dont l'opiniâtreté résistait à sa libéralité étaient envoyés en prison pour calmer leur sang : remède qui souvent réussissait.

Vathek voulut aussi se mêler des querelles théologiques, et ce ne fut pas pour le parti généralement regardé comme orthodoxe qu'il se déclara. Il mit par là tous les dévots contre lui : alors il les persécuta; car à quelque prix que ce fût, il voulait toujours avoir raison.

Le grand Prophète Mahomet, dont les Califes sont les Vicaires, était indigné dans le septième ciel de la conduite irréligieuse d'un de ses successeurs. Laissons-le faire, disait-il aux génies qui sont toujours prêts à recevoir ses ordres : voyons où ira sa folie et son impiété; s'il en fait trop, nous saurons bien le châtier. Aidez-lui à bâtir cette tour, qu'à l'imitation de Nimrod il a commencé d'élever; non comme ce grand guerrier pour se sauver d'un nouveau déluge, mais par l'insolente curiosité de pénétrer dans les secrets du Ciel. Il a beau faire, il ne devinera jamais le sort qui l'attend !

Les génies obéirent; et, quand les ouvriers élevaient durant le jour la tour d'une coudée, ils y en ajoutaient deux pendant la nuit. La rapidité avec laquelle cet édifice fut construit flatta la vanité de Vathek. Il pensait que même la matière insensible se prêtait à ses desseins. Ce prince ne considérait pas, malgré toute sa science, que les succès de l'insensé et du méchant sont les premières verges dont ils sont frappés.

Son orgueil parvint à son comble lorsque ayant monté, pour la première fois, les onze mille degrés de sa tour, il

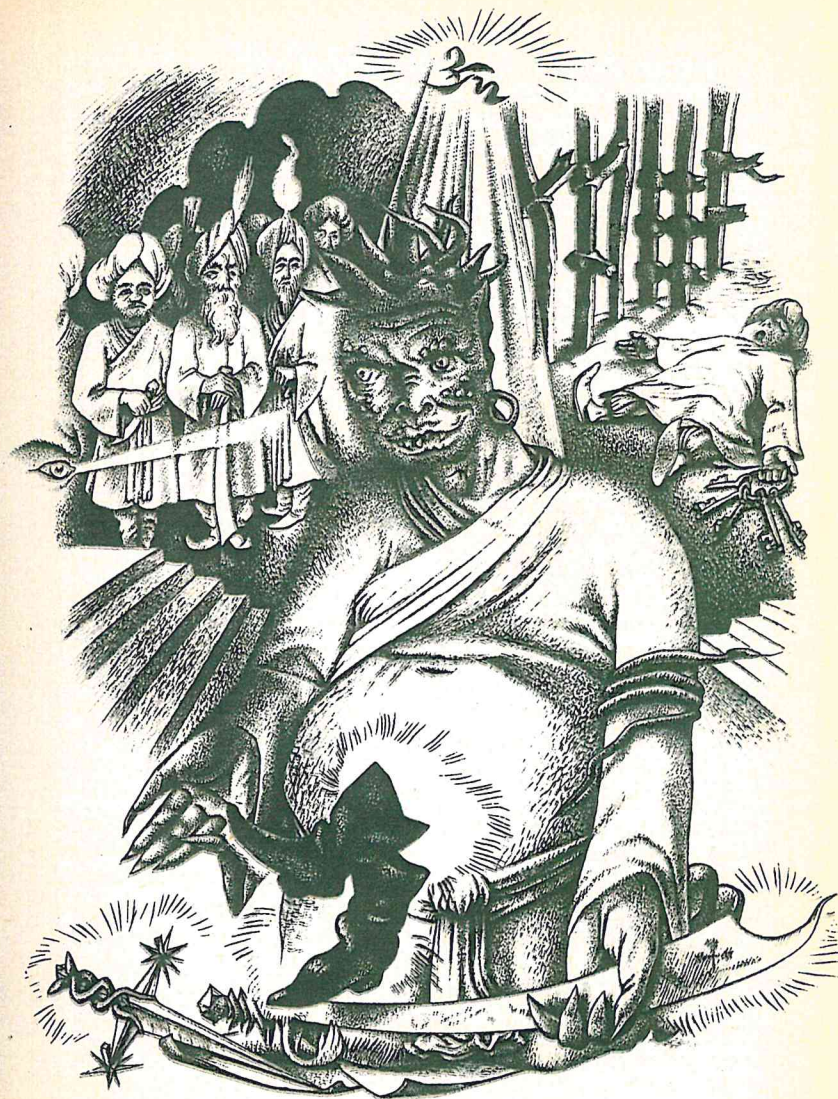
regarda en bas¹. Les hommes lui paraissaient des fourmis, les montagnes des coquilles, et les villes des ruches d'abeilles. L'idée que cette élévation lui donna de sa propre grandeur acheva de lui tourner la tête. Il allait s'adorer lui-même, lorsqu'en levant les yeux il s'aperçut que les astres étaient aussi éloignés de lui qu'au niveau de la terre. Il se consola cependant du sentiment involontaire de sa petitesse, par l'idée de paraître grand aux yeux des autres; d'ailleurs, il se flatta que les lumières de son esprit surpasseraient la portée de ses yeux, et qu'il ferait rendre compte aux étoiles des arrêts de sa destinée.

Pour cet effet, il passait la plupart des nuits sur le sommet de sa tour, et, se croyant initié dans les mystères astrologiques, il s'imagina que les planètes lui annonçaient de merveilleuses aventures. Un homme extraordinaire devait venir d'un pays dont on n'avait jamais entendu parler, et en être le héraut. Alors, il redoubla d'attention pour les étrangers, il fit publier à son dé trompe dans les rues de Samarah qu'aucun de ses sujets n'eût à retenir ni à loger les voyageurs, il voulait qu'on les amenât tous dans son palais.

Quelque temps après cette proclamation, parut un homme dont la figure était si effroyable, que les gardes qui s'en emparèrent furent obligés de fermer les yeux en le conduisant au palais. Le Calife lui-même parut étonné à son horrible aspect; mais la joie succéda bientôt à cet effroi involontaire. L'inconnu étala devant le prince des raretés telles qu'il n'en avait jamais vu, et dont il n'avait pas même conçu la possibilité.

Rien, en effet, n'était plus extraordinaire que les marchandises de l'étranger. La plupart de ses bijoux étaient

1. Nous conservons ici le texte de l'édition de 1787 (Paris). Elle porte comme l'édition de Lausanne : « onze mille degrés ». Dans l'édition révisée de 1815 (Londres), Beckford a réduit la tour à « quinze cents degrés ». Voir Introduction § M (Note J. B. B.)



aussi bien travaillés que magnifiques. Ils avaient, outre cela, une vertu particulière, décrite sur un rouleau de parchemin attaché à chaque pièce. On voyait des pantoufles qui aidaient aux pieds à marcher; des couteaux qui coupaient sans le mouvement de la main; des sabres qui portaient le coup au moindre geste : le tout était enrichi de pierres précieuses que personne ne connaissait.

Parmi toutes ces curiosités se trouvaient des sabres, dont les lames jetaient un feu éblouissant. Le Calife voulut les avoir, et se promettait de déchiffrer à loisir des caractères inconnus qu'on y avait gravés. Sans demander au marchand quel en était le prix, il fit apporter devant lui tout l'or monnayé du trésor, et lui dit de prendre ce qu'il voudrait. Celui-ci prit peu de chose, et en gardant un profond silence.

Vathek ne douta point que le silence de l'inconnu ne fût causé par le respect que lui inspirait sa présence. Il le fit avancer avec bonté, et lui demanda d'un air affable qui il était, d'où il venait, et où il avait acquis de si belles choses ? L'homme, ou plutôt le monstre, au lieu de répondre à ces questions, frotta trois fois son front plus noir que l'ébène, frappa quatre fois sur son ventre dont la circonférence était énorme, ouvrit de gros yeux qui paraissaient deux charbons ardents, et se mit à rire avec un bruit affreux en montrant de larges dents couleur d'ambre rayée de vert.

Le Calife, un peu ému, répéta sa demande; mais il ne reçut pas d'autre réponse. Alors, ce prince commença à s'impatienter, et s'écria : Sais-tu bien, malheureux, qui je suis ? et penses-tu de qui tu te joues ? Et s'adressant à ses gardés, il leur demanda s'ils l'avaient entendu parler ? Ils répondirent qu'il avait parlé, mais ce qu'il avait dit n'était pas grand'chose. Qu'il parle donc encore, reprit Vathek, qu'il parle comme il pourra, et qu'il me dise qui il est, d'où il vient, et d'où il a apporté les étranges curiosités qu'il m'a offertes ? Je jure par l'âne de Balaam que, s'il se tait davantage, je le ferai repentir de son obstination. En disant ces mots, le Calife ne put s'empêcher de lancer sur l'in-

connu un de ses regards dangereux : celui-ci n'en perdit pas seulement contenance ; l'œil terrible et meurtrier ne fit aucun effet sur lui.

On ne saurait exprimer l'étonnement des courtisans, quand ils s'aperçurent que l'incivil marchand soutenait une telle épreuve. Ils s'étaient jetés la face contre terre, et y seraient restés, si le Calife ne leur eût dit d'un ton furieux : Levez-vous, poltrons, et saisissez ce misérable ! qu'il soit traîné en prison et gardé à vue par mes meilleurs soldats ! Il peut emporter avec lui l'argent que je viens de lui donner ; qu'il le garde, mais qu'il parle. A ces mots, on tomba de tous côtés sur l'étranger ; on le garrotta de fortes chaînes, et on le conduisit dans la prison de la grande tour. Sept enceintes de barreaux de fer, garnis de pointes aussi longues et aussi acérées que des broches, l'environnaient de tous côtés.

Le Calife demeura cependant dans la plus violente agitation. Il ne parlait point ; à peine voulut-il se mettre à table, et il ne mangea que de trente-deux plats sur les trois cents qu'on lui servait tous les jours. Cette diète, à laquelle il n'était pas accoutumé, l'aurait seule empêché de dormir. Quel effet ne dût-elle pas avoir, étant jointe à l'inquiétude qui le possédait ! Aussi, dès qu'il fut jour, il courut à la prison pour faire de nouveaux efforts auprès de l'opiniâtre inconnu. Mais sa rage ne saurait se décrire quand il vit qu'il n'y était plus, que les grilles de fer étaient brisées, et les gardes sans vie. Le plus étrange délire s'empara de lui. Il se mit à donner de grands coups de pied aux cadavres qui l'entouraient, et continua tout le jour à les frapper de la même manière. Ses courtisans et ses visirs firent tout ce qu'ils purent pour le calmer ; mais voyant qu'ils n'en pouvaient pas venir à bout, ils s'écrièrent tous ensemble : Le Calife est devenu fou ! Le Calife est devenu fou !

Ce cri fut bientôt répété dans toutes les rues de Samarah. Il parvint enfin aux oreilles de la princesse Carathis, mère de Vathek. Elle accourut toute alarmée, pour essayer

le pouvoir qu'elle avait sur l'esprit de son fils. Ses pleurs et ses embrassements réussirent à fixer le Calife dans une même place ; et cédant bientôt à ses instances, il se laissa ramener dans son palais.

Carathis n'eut garde d'abandonner son fils à lui-même. Après qu'elle l'eût fait mettre au lit, elle s'assit auprès et tâcha par ses discours de le consoler et de le tranquilliser. Personne ne pouvait mieux y parvenir. Vathek l'aimait et la respectait, comme une mère, mais encore comme une femme douée d'un génie supérieur. Elle était Grecque et lui avait fait adopter tous les systèmes et les sciences de ce peuple, en honneur parmi les bons Musulmans.

L'astrologie judiciaire était une de ces sciences, et Carathis la possédait parfaitement. Son premier soin fut donc de faire ressouvenir à son fils de ce que les étoiles lui avaient promis, et elle proposa de les consulter encore. Hélas ! lui dit le Calife, dès qu'il put parler, je suis un insensé, non d'avoir donné quarante mille coups de pied à mes gardes, qui se sont sottement laissé mourir ; mais parce que je n'ai pas réfléchi que cet homme extraordinaire était celui que les planètes m'avaient annoncé. Au lieu de le maltraiter, j'aurais dû essayer de le gagner par la douceur et les caresses. Le passé ne peut se rappeler, répondit Carathis ; il faut songer à l'avenir. Peut-être verrez-vous encore celui que vous regrettez ; peut-être ces écritures qui sont sur les lames des sabres vous en apprendront des nouvelles. Mangez et dormez, mon cher fils ; nous verrons demain ce qu'il y faudra faire.

Vathek suivit ce sage conseil, il se leva dans une meilleure situation d'esprit, et se fit aussitôt apporter les sabres merveilleux. Afin de n'être pas ébloui par leur éclat, il les regarda au travers d'un verre coloré, et s'efforça d'en déchiffrer les caractères ; mais ce fut en vain : il eut beau se frapper le front, il ne connut pas une seule lettre. Ce contretemps l'aurait fait retomber dans ses premières fureurs, si Carathis n'était entrée à propos.

Prenez patience, mon fils, lui dit-elle; vous possédez, assurément, toutes les sciences. Connaître les langues est une bagatelle du ressort des pédants. Promettez des récompenses dignes de vous à ceux qui expliqueront ces mots barbares que vous n'entendez pas, et qu'il est au-dessous de vous d'entendre; bientôt vous serez satisfait. Cela peut être ! dit le Calife; mais en attendant je serai excédé par une foule de demi-savants, qui feront cet essai autant pour avoir le plaisir de bavarder que pour obtenir la récompense. Après un moment de réflexion, il ajouta : Je veux éviter cet inconvénient. Je ferai mourir tous ceux qui ne me satisferont pas; car, grâce au Ciel, j'ai assez de jugement pour voir si l'on traduit ou si l'on invente !

Oh ! pour cela, je n'en doute pas, répondit Carathis. Mais faire mourir les ignorants est une punition un peu sévère, et qui peut avoir de dangereuses conséquences. Contentez-vous de leur faire brûler la barbe; les barbes ne sont pas aussi nécessaires dans un Etat que les hommes. Le Calife se rendit encore aux raisons de sa mère, et fit appeler son premier Visir. Morakanabad, lui dit-il, fais annoncer par un crieur public, dans Samarah et dans toutes les villes de mon empire, que celui qui déchiffrera des caractères, qui paraissent indéchiffrables, aura des preuves de cette libéralité connue de tout le monde; mais qu'à défaut de succès, on lui brûlera la barbe jusqu'au moindre poil. Qu'on publie aussi que je donnerai cinquante belles esclaves, et cinquante caisses d'abricots de l'île de Kirmith, à qui m'apprendra des nouvelles de cet homme étrange que je veux revoir.

Les sujets du Calife, à l'exemple de leur maître, aimaient beaucoup les femmes et les caisses d'abricots de l'île de Kirmith. Ces promesses leur firent venir l'eau à la bouche, mais ils n'en tâterent pas; car personne ne savait ce qu'était devenu l'étranger. Il n'en fut pas de même de la première demande du Calife. Les savants, les demi-savants et tous ceux qui n'étaient ni l'un ni l'autre, mais qui croyaient être tout, vinrent courageusement hasarder leur barbe, et

tous la perdirent. Les eunuques ne faisaient autre chose que de brûler des barbes; ce qui leur donnait une odeur de roussi, dont les femmes du sérail se trouvèrent si incommodes, qu'il fallut offrir cet emploi à d'autres.

Enfin, un jour il se présenta un vieillard dont la barbe surpassait d'une coudée et demie toutes celles qu'on avait vues. Les officiers du palais, en l'introduisant, se disaient l'un à l'autre : Quel dommage ! Quel grand dommage de brûler une aussi belle barbe ! Le Calife pensait de même; mais il n'en eut pas le chagrin. Le vieillard lut sans peine les caractères, et les expliqua mot à mot de la manière suivante : « Nous avons été faits là où l'on fait tout bien; nous sommes la moindre des merveilles d'une région où tout est merveilleux et digne du plus grand Prince de la terre. »

Oh ! tu as parfaitement bien traduit, s'écria Vathek; je connais celui que ces caractères veulent désigner. Qu'on donne à ce vieillard autant de robes d'honneur et autant de mille sequins qu'il a prononcé de mots : il a nettoyé mon cœur d'une partie du surmé qui l'enveloppait. Après ces paroles, Vathek l'invita à dîner, et même à passer quelques jours dans son palais.

Le lendemain, le Calife le fit appeler, et lui dit : Relis-moi encore ce que tu m'as lu; je ne saurais trop entendre ces paroles qui semblent me promettre le bien après lequel je soupire. Aussitôt le vieillard mit ses lunettes vertes. Mais elles lui tombèrent du nez, lorsqu'il s'aperçut que les caractères de la veille avaient fait place à d'autres. Qu'as-tu ? lui demanda le Calife; que signifient ces marques d'étonnement ? — Souverain du monde, les caractères de ces sabres ne sont plus les mêmes. — Que me dis-tu ? reprit Vathek; mais n'importe; si tu peux, explique-m'en la signification. — La voici, Seigneur, dit le vieillard : « Malheur au téméraire qui veut savoir ce qu'il devrait ignorer, et entreprendre ce qui surpasse son pouvoir. » Malheur à toi-même ! s'écria le Calife, tout hors de lui. Sors de ma présence ! On ne te brûlera que la moitié de la barbe, parce

que hier tu devinas bien; quant à mes présents, je ne re- prends jamais ce que j'ai donné. Le vieillard, assez sage pour penser qu'il était quitte à bon marché de la sottise qu'il avait faite en disant à son maître une vérité désa- gréable, se retira aussitôt et ne reparut plus.

Vathek ne tarda point à se repentir de son impétuosité. Comme il ne cessait d'examiner ces caractères, il s'aperçut bien qu'ils changeaient tous les jours; et personne ne se présentait pour les expliquer. Cette inquiète occupation en- flamma son sang, lui causa des vertiges, des éblouissements, et une si grande faiblesse qu'à peine il pouvait se soutenir; dans cet état, il ne laissait pas que de se faire porter à la tour, espérant de lire quelque chose d'agréable dans les astres; mais il se trompa dans cet espoir. Ses yeux, offus- qués par les vapeurs de sa tête, le servaient mal; il ne voyait plus qu'un nuage noir et épais; augure qui lui semblait des plus funestes.

Harassé de tant de soucis, le Calife perdit entièrement courage; il prit la fièvre, l'appétit lui manqua, et, au lieu d'être toujours le plus grand mangeur de la terre, il en devint le plus déterminé buveur. Une soif surnaturelle le consuma; et sa bouche, ouverte comme un entonnoir, rece- vait jour et nuit des torrents de liquide. Alors ce malheu- reux prince, ne pouvant goûter aucun plaisir, fit fermer les Palais des Cinq Sens, cessa de paraître en public, d'y éta- ler sa magnificence, de rendre justice à ses peuples, et se retira dans l'intérieur du sérail. Il avait toujours été bon mari; ses femmes se désolèrent de son état, ne se lassèrent point de faire des vœux pour sa santé, et de lui donner à boire.

Cependant la princesse Carathis était dans la plus vive douleur. Elle se renfermait tous les jours avec le visir Mo- rakanabad, pour chercher les moyens de guérir, ou du moins de soulager le malade. Persuadés qu'il y avait de l'enchan- tement, ils feuilletaient ensemble tous les livres de magie,

et faisaient chercher partout l'horrible étranger qu'ils accu- saient d'être l'auteur du charme.

A quelques milles de Samarah, était une haute monta- gne couverte de thym et de serpolet; une plaine délicieuse en couronnait le sommet; on l'aurait prise pour le paradis destiné aux fidèles musulmans. Cent bosquets d'arbustes odoriférants, et autant de bocages où l'oranger, le cèdre et le citronnier offraient, en s'entrelaçant avec le palmier, la vigne et le grenadier, de quoi satisfaire également le goût et l'odorat. La terre y était jonchée de violettes; des touf- fes de giroflées embaumaient l'air de leurs doux parfums. Quatre sources claires, et si abondantes qu'elles auraient pu désaltérer dix armées, ne semblaient couler en ce lieu que pour mieux imiter le jardin d'Eden arrosé des fleuves sacrés. Sur leurs bords verdoyants, le rossignol chantait la nais- sance de la rose, sa bien-aimée, et se plaignait du peu de durée de ses charmes; la tourterelle déplorait la perte de plaisirs plus réels, tandis que l'alouette saluait par ses chants la lumière qui ranime la nature: là, plus qu'en aucun lieu du monde, le gazouillement des oiseaux expri- mait leurs diverses passions; les fruits délicieux qu'ils bec- quetaient à plaisir semblaient leur donner une double éner- gie.

On portait quelquefois Vathek sur cette montagne, afin qu'il pût y respirer un air pur, et boire à son gré des qua- tre sources. Sa mère, ses femmes et quelques eunuques étaient les seules personnes qui l'accompagnaient. Chacun s'empressait à remplir de grandes coupes de cristal de ro- che, et les lui présentait à l'envi; mais leur zèle ne répon- dait pas à son avidité; souvent il se couchait par terre, pour laper l'eau.

Un jour que le déplorable prince était resté longtemps dans une posture aussi vile, une voix rauque, mais forte, se fit entendre, et l'apostropha ainsi: Pourquoi fais-tu l'exer- cice d'un chien? ô Calife si fier de ta dignité et de ta puis- sance! A ces mots, Vathek lève la tête, et voit l'étranger,

cause de tant de peines. A cette vue il se trouble, la colère enflamme son cœur; il s'écrie : Et toi, maudit Giaour ! que viens-tu faire ici ? N'es-tu pas content d'avoir rendu un prince agile et dispos, semblable à une outre ? Ne vois-tu pas que je meurs autant pour avoir trop bu que du besoin de boire ?

— Bois donc encore ce trait, lui dit l'étranger, en lui présentant un flacon rempli d'une liqueur rougeâtre; et sache pour tarir la soif de ton âme, après celle du corps, que je suis Indien, mais d'une région qui n'est connue de personne.

Une région qui n'est connue de personne !... Ces mots furent un trait de lumière pour le Calife. C'était l'accomplissement d'une partie de ses désirs; et se flattant qu'ils allaient être tous satisfaits, il prit la liqueur magique et la but sans hésiter. A l'instant il se trouva rétabli, sa soif fut éteinte, et son corps devint plus agile que jamais. Sa joie fut alors extrême; il saute au col de l'effroyable Indien, et baise sa vilaine bouche béante et baveuse avec autant d'ardeur qu'il aurait pu baiser les lèvres de corail de ses plus belles femmes.

Ces transports n'auraient pas fini, si l'éloquence de Carathis n'eût ramené le calme. Elle engagea son fils à retourner à Samarah, et il s'y fit précéder par un héraut qui criait de toutes ses forces : le merveilleux étranger a reparu, il a guéri le Calife, il a parlé, il a parlé !

Aussitôt, tous les habitants de cette grande ville sortirent de leurs maisons. Grands et petits couraient en foule pour voir passer Vathek et l'Indien. Ils ne se lassaient point de répéter : Il a guéri notre Souverain, il a parlé, il a parlé ! Ces mots devinrent ceux du jour, et ne furent point oubliés dans les fêtes publiques qu'on donna le soir même en signe de réjouissance; les poètes en firent le refrain de toutes les chansons qu'ils composèrent sur ce beau sujet.

Alors, le Calife fit rouvrir les Palais des Sens; et comme il était plus pressé de visiter celui du Goût qu'aucun autre,

il ordonna qu'on y servît un splendide festin, auquel ses favoris et tous les grands officiers furent admis. L'Indien, placé à côté du Calife, feignit de croire que, pour mériter autant d'honneur, il ne pouvait trop manger, trop boire ni trop parler. Les mets disparaissaient de la table aussitôt qu'ils étaient servis. Toute le monde se regardait avec étonnement; mais l'Indien, sans faire semblant de s'en apercevoir, buvait des rasades à la santé de chacun, chantait à tue-tête, contait des histoires dont il riait à gorge déployée, et faisait des impromptus qu'on aurait applaudis, s'il ne les eût pas déclamés avec des grimaces affreuses : durant tout le repas, il ne cessa de bavarder autant que vingt astrologues, de manger plus que cent portefaix, et de boire à proportion.

Malgré qu'on eût couvert la table trente-deux fois, le Calife avait souffert de la voracité de son voisin. Sa présence lui devenait insupportable, et il pouvait à peine cacher son humeur et son inquiétude; enfin il trouva le moyen de dire à l'oreille du chef de ses eunuques : Tu vois, Bababalouk, comme cet homme fait tout en grand ! que serait-ce s'il pouvait arriver jusqu'à mes femmes ! Va, redouble de vigilance, et surtout prends garde à mes Circassiennes qui l'accommoderaient plus que toutes les autres.

L'oiseau du matin avait trois fois renouvelé son chant, lorsque l'heure du Divan sonna : Vathek avait promis d'y présider en personne. Il se lève de table, et s'appuie sur le bras de son visir; plus étourdi du tapage de son bruyant convive que du vin qu'il avait bu, ce pauvre prince pouvait à peine se soutenir.

Les visirs, les officiers de la Couronne, les gens de loi se rangèrent autour de leur souverain en demi-cercle, et dans un respectueux silence; tandis que l'Indien, avec autant de sang-froid que s'il avait été à jeun, se plaça sans façon sur une des marches du trône, et riait, sous cape, de l'indignation que sa hardiesse causait à tous les spectateurs.

Cependant le Calife, dont la tête était embarrassée, ren-

dait justice à tort et à travers. Son premier visir s'en aperçut, et s'avisait tout à coup d'un expédient pour interrompre l'audience et sauver l'honneur de son maître. Il lui dit tout bas : Seigneur, la princesse Carathis a passé la nuit à consulter les planètes; elle vous fait dire que vous êtes menacé d'un danger pressant. Prenez garde que cet étranger dont vous payez quelques bijoux magiques par tant d'égards n'ait attenté à votre vie. Sa liqueur a paru vous guérir; ce n'est peut-être qu'un poison dont l'effet sera soudain. Ne rejetez pas ce soupçon; demandez-lui du moins comme elle est composée, où il l'a prise, et faites mention des sabres que vous semblez avoir oubliés.

Excédé des insolences de l'Indien, Vathek répondit à son visir par un signe de tête, et s'adressant à ce monstre : Lève-toi, lui dit-il, et déclare en plein Divan de quelles drogues est composée la liqueur que tu m'as fait prendre; débrouille surtout l'énigme des sabres que tu m'as vendus : et reconnais ainsi les bontés dont je t'ai comblé !

Le Calife se tut après ces paroles, qu'il prononça d'un ton aussi modéré qu'il lui fut possible. Mais l'Indien, sans répondre ni quitter sa place, renouvela ses éclats de rire et ses horribles grimaces. Alors Vathek ne put se contenir; d'un coup de pied, il le jette de l'estrade, le suit et le frappe avec une rapidité qui excite tout le Divan à l'imiter. Tous les pieds sont en l'air; on ne lui a pas donné un coup qu'on ne se sente forcé à redoubler.

L'Indien prêtait beau jeu. Comme il était court, il s'était ramassé en boule, et roulait sous les coups de ses assaillants, qui le suivaient partout avec un acharnement inouï. Roulant ainsi d'appartement en appartement, de chambre en chambre, la boule attirait après elle tous ceux qu'elle rencontrait. Le palais en confusion retentissait du plus épouvantable bruit. Les sultanes effrayées regardèrent à travers leurs portières; et dès que la boule parut, elles ne purent se contenir. En vain, pour les arrêter, les eunuques les pinçaient jusqu'au sang; elles s'échappèrent de leurs mains :



et ces fidèles gardiens, presque morts de frayeur, ne pouvaient eux-mêmes s'empêcher de suivre à la piste la boule fatale.

Après avoir ainsi parcouru les salles, les chambres, les cuisines, les jardins et les écuries du palais, l'Indien prit enfin le chemin des cours. Le Calife, plus acharné que les autres, le suivait de près, et lui lançait autant de coups de pieds qu'il pouvait : son zèle fut cause qu'il reçut lui-même quelques ruades adressées à la boule.

Carathis, Morakanabad, et deux ou trois autres visirs dont la sagesse avait jusqu'alors résisté à l'attraction générale, voulant empêcher le Calife de se donner en spectacle, se jetèrent à ses genoux pour l'arrêter; mais il sauta par-dessus leurs têtes, et continua sa course. Alors ils ordonnèrent aux Muézins d'appeler le peuple à la prière, tant pour l'ôter du chemin que pour l'engager à détourner par ses vœux une telle calamité; tout fut inutile. Il suffisait de voir cette infernale boule pour être attiré après elle. Les Muézins eux-mêmes, quoiqu'ils ne la vissent que de loin, descendirent de leurs minarets, et se joignirent à la foule. Elle augmenta au point que, bientôt il ne resta dans les maisons de Samarah que des paralytiques, des culs-de-jatte, des mourants, et des enfants à la mamelle dont les nourrices s'étaient débarrassées pour courir plus vite : même Carathis, Morakanabad et les autres s'étaient enfin mis de la partie. Les cris des femmes échappées de leurs séraïls; ceux des eunuques s'efforçant de ne pas les perdre de vue; les jurements des maris, qui, tout en courant, se menaçaient les uns les autres; les coups de pieds donnés et rendus; les culbutes à chaque pas, tout, enfin, rendait Samarah semblable à une ville prise d'assaut et livrée au pillage. Enfin, le maudit Indien, sous cette forme de boule, après avoir parcouru les rues, les places publiques, laissa la ville déserte, prit la route de la plaine de Catoul, et enfila une vallée au pied de la montagne des quatre sources.

L'un des côtés de cette vallée était bordé d'une haute

colline; de l'autre était un gouffre épouvantable formé par la chute des eaux. Le calife et la multitude qui le suivait craignirent que la boule n'allât s'y jeter, et redoublèrent d'efforts pour l'atteindre, mais ce fut en vain; elle roula dans le gouffre, et disparut comme un éclair.

Vathek se serait sans doute précipité après le perfide Giaour, s'il n'avait été retenu comme par une main invisible. La foule s'arrêta aussi; tout devint calme. On se regardait d'un air étonné; et, malgré le ridicule de cette scène, personne ne rit. Chacun, les yeux baissés, l'air confus et taciturne, reprit le chemin de Samarah, et se cacha dans sa maison, sans penser qu'une force irrésistible pouvait seule porter à l'extravagance qu'on se reprochait; car il est juste que les hommes qui se glorifient du bien dont ils ne sont que les instruments s'attribuent aussi les sottises qu'ils n'ont pu éviter.

Le Calife seul ne voulut pas quitter la vallée. Il ordonna qu'on y dressât ses tentes; et, malgré les représentations de Carathis et de Morakanabad, il prit son poste aux bords du gouffre. On avait beau lui représenter qu'en cet endroit le terrain pouvait s'ébouler, et que d'ailleurs il était trop près du magicien; leurs remontrances furent inutiles. Après avoir fait allumer mille flambeaux, et commandé qu'on ne cessât d'en allumer, il s'étendit sur les bords fangeux du précipice, et tâcha, à la faveur de ces clartés artificielles, de voir au travers des ténèbres, que tous les feux de l'empirée n'auraient pu pénétrer. Tantôt, il croyait entendre des voix qui partaient du fond de l'abîme, tantôt il s'imaginait y démêler les accents de l'Indien; mais ce n'était que le mugissement des eaux et le bruit des cataractes qui tombaient à gros bouillons des montagnes.

Vathek passa la nuit dans cette violente situation. Dès que le jour commença à poindre, il se retira dans sa tente, et là, sans avoir rien mangé, il s'endormit, et ne se réveilla que lorsque l'obscurité vint couvrir l'hémisphère. Alors, il reprit le poste de la veille, et ne le quitta pas de plusieurs

nuits. On le voyait marcher à grands pas, et regarder les étoiles d'un air furieux, comme s'il leur reprochait de l'avoir trompé.

Tout à coup, depuis la vallée jusqu'au delà de Samarah, l'azur du ciel s'entremêla de longues raies de sang; cet horrible phénomène semblait toucher à la grande tour. Le Calife voulut y monter; mais ses forces l'abandonnèrent; et, transi de frayeur, il se couvrit la tête du pan de sa robe.

Tous ces prodiges effrayants ne faisaient qu'exciter sa curiosité. Ainsi, au lieu de rentrer en lui-même, il persista dans le dessein de rester où l'Indien avait disparu.

Une nuit qu'il faisait sa promenade solitaire dans la plaine, la lune et les étoiles s'éclipsèrent subitement; d'épaisses ténèbres succédèrent à la lumière, et il entendit sortir de la terre qui tremblait, la voix du Giaour, criant avec un bruit plus fort que le tonnerre : Veux-tu te donner à moi, adorer les influences terrestres, et renoncer à Mahomet ? A ces conditions, je t'ouvrirai le palais du feu souterrain. Là, sous des voûtes immenses, tu verras les trésors que les étoiles t'ont promis; c'est de là que j'ai tiré mes sabres; c'est là où Suleïman, fils de Daoud, repose environné des talismans qui subjuguent le monde.

Le Calife, étonné, répondit en frémissant, mais pourtant du ton d'un homme qui se faisait aux aventures surnaturelles : Où es-tu ? parais à mes yeux ! dissipe ces ténèbres dont je suis las ! Après avoir brûlé tant de flambeaux pour te découvrir, c'est bien le moins que tu montres ton effroyable visage. — Abjure donc Mahomet, reprit l'Indien; donne-moi des preuves de ta sincérité, ou jamais tu ne me verras.

Le malheureux Calife promit tout. Aussitôt le ciel s'éclaircit, et, à la lueur des planètes qui semblaient enflammées, Vathek vit la terre entr'ouverte. Au fond paraissait un portail d'ébène. L'Indien, étendu devant, tenait en sa main une clef d'or, et la faisait résonner contre la serrure.

Ah ! s'écria Vathek, comment puis-je descendre jusqu'à toi sans me rompre le col ? Viens me prendre, et ouvre ta porte au plus vite. — Tout beau ! répondit l'Indien : sache que j'ai grand soif, et que je ne puis ouvrir qu'elle ne soit étanchée. Il me faut le sang de cinquante enfants : prends-les parmi ceux de tes visirs et des grands de ta Cour... Ni ma soif ni ta curiosité ne seront satisfaites. Retourne donc à Samarah; apporte-moi ce que je désire; jette-le toi-même dans ce gouffre; alors tu verras.

Après ces paroles, l'Indien tourna le dos; et le Calife, inspiré par les démons, se résolut au sacrifice affreux. Il fit donc semblant d'avoir repris sa tranquillité, et s'achemina vers Samarah aux acclamations d'un peuple qui l'aimait encore. Il dissimula si bien le trouble involontaire de son âme, que Carathis et Morakanabad y furent trompés comme les autres. On ne parla plus que de fêtes et de réjouissances. On mit même sur le tapis l'histoire de la boule, dont personne n'avait encore osé ouvrir la bouche : partout on en riait; cependant tout le monde n'avait pas sujet d'en rire. Plusieurs étaient encore entre les mains des chirurgiens, à la suite des blessures reçus dans cette mémorable aventure.

Vathek était très aise qu'on le prit sur ce ton, parce qu'il voyait que cela le conduirait à ses abominables fins. Il avait un air affable avec tout le monde, surtout avec ses visirs et les grands de sa Cour. Le lendemain, il les invita à un repas somptueux. Peu à peu il fit tomber la conversation sur leurs enfants, et demanda d'un air de bienveillance qui d'entre eux avait les plus jolis garçons ? Aussitôt, chaque père s'empresse à mettre les siens au-dessus de ceux des autres. La dispute s'échauffa; on en serait venu aux mains sans la présence du Calife qui feignit de vouloir en juger par lui-même.

Bientôt on vit arriver une bande de ces pauvres enfants. La tendresse maternelle les avait ornés de tout ce qui pouvait rehausser leur beauté. Mais, tandis que cette bril-

lante jeunesse attirait tous les yeux et tous les cœurs, Vathek l'examina avec une perfide avidité, et en choisit cinquante pour les sacrifier au Giaour. Alors, avec un air de bonhomie, il proposa de donner à ses petits favoris une fête dans la plaine. Ils devaient, disait-il, se réjouir encore plus que tous les autres du retour de sa santé. La bonté du Calife enchanté. Elle est bientôt connue de tout Samarah. On prépare des litières, des chameaux, des chevaux; femmes, enfants, vieillards, jeunes gens, chacun se place selon son goût. Le cortège se met en marche, suivi de tous les confesseurs de la ville et des faubourgs; le peuple suit à pied en foule; tout le monde est dans la joie, et pas un ne se ressouvient de ce qu'il en a coûté à plusieurs, la dernière fois qu'on avait pris ce chemin.

La soirée était belle, l'air frais, le ciel serein; les fleurs exhalaient leurs parfums. La nature en repos semblait se réjouir aux rayons du soleil couchant. Leur douce lumière dorait la cime de la montagne aux quatre sources; elle en embellissait la descente et colorait les troupeaux bondissants. On n'entendait que le murmure des fontaines, le son des chalumeaux et la voix des bergers qui s'appelaient sur les collines.

Les malheureuses victimes qui allaient être immolées dans un instant ajoutaient encore à cette touchante scène. Pleins d'innocence et de sécurité, ces enfants s'avançaient vers la plaine en ne cessant de folâtrer; l'un courait après des papillons, l'autre cueillait des fleurs, ou ramassait de petites pierres luisantes; plusieurs s'éloignaient d'un pas léger pour avoir le plaisir de s'atteindre et de se donner mille baisers.

Déjà on découvrait de loin l'horrible gouffre au fond duquel était le portail d'ébène. Semblable à une raie noire, il coupait la plaine par le milieu. Morakanabad et ses confrères le prirent pour un de ces bizarres ouvrages que le Calife se plaisait à faire; ces malheureux ! ils ne savaient pas à quoi il était destiné. Vathek, qui ne voulait point

qu'on examinât de trop près le lieu fatal, arrête la marche et fait tracer un grand cercle. La garde des eunuques se détache pour mesurer la lice destinée aux courses de pied, et pour préparer les anneaux que doivent enfilez les flèches. Les cinquante jeunes garçons se déshabillent à la hâte : on admire la souplesse et les agréables contours de leurs membres délicats. Leurs yeux pétillent d'une joie qui se répète dans ceux de leurs parents. Chacun fait des vœux pour celui des petits combattants qui l'intéresse le plus : tout le monde est attentif aux jeux de ces êtres aimables et innocents.

Le Calife saisit ce moment pour s'éloigner de la foule. Il s'avance sur le bord du gouffre, et entend, non sans frémir, l'Indien qui disait en grinçant des dents : Où sont-ils ? où sont-ils ? — Impitoyable Giaour ! répondit Vathek tout troublé, n'y a-t-il pas moyen de te contenter sans le sacrifice que tu exigés ? Ah ! si tu voyais la beauté de ces enfants, leurs grâces, leur naïveté, tu en serais attendri. — La peste de ton attendrissement, bavard que tu es ! s'écria l'Indien ; donne, donne-les vite ! ou ma porte te sera fermée à jamais. — Ne crie donc pas si haut, repartit le Calife en rougissant. — Oh ! pour cela, j'y consens, reprit le Giaour, avec un sourire d'ogre ; tu ne manques pas de présence d'esprit ; j'aurai patience encore un moment.

Pendant cet affreux dialogue, les jeux étaient dans toute leur vivacité. Ils finirent enfin, lorsque le crépuscule gagna les montagnes. Alors, le Calife, se tenant debout sur le bord de l'ouverture, cria de toutes ses forces : Que mes cinquante petits favoris s'approchent de moi, et qu'ils viennent selon l'ordre du succès qu'ils ont eu dans leurs jeux ! Au premier des vainqueurs je donnerai mon bracelet de diamants, au second mon collier d'émeraudes, au troisième ma ceinture de topazes, et à chacun des autres, quelque pièce de mon habillement, jusqu'à mes pantoufles.

A ces paroles, les acclamations redoublèrent ; on portait aux nues la bonté d'un prince qui se mettait tout nu pour

amuser ses sujets, et encourager la jeunesse. Cependant le Calife, se déshabillant peu à peu, et élevant le bras aussi haut qu'il pouvait, faisait briller chacun des prix ; mais, tandis que d'une main il le donnait à l'enfant qui se hâtait de le recevoir, de l'autre il le poussait dans le gouffre, où le Giaour toujours grommelant, répétait sans cesse : Encore ! encore ! ...

Cet horrible manège était si rapide, que l'enfant qui accourait ne pouvait pas se douter du sort de ceux qui l'avaient précédé ; et quant aux spectateurs, l'obscurité et la distance les empêchaient de voir. Enfin, Vathek, ayant ainsi précipité la cinquantième victime, crut que le Giaour viendrait le prendre et lui présenter la clef d'or. Déjà il s'imaginait être aussi grand que Suleïman, et n'avoir aucun compte à rendre, lorsque la crevasse se ferma à sa grande surprise, et qu'il sentit sous ses pas la terre ferme comme à l'ordinaire. Sa rage et son désespoir ne pèuvent s'exprimer. Il maudissait la perfidie de l'Indien ; il l'appelait des noms les plus infâmes, et frappait du pied comme pour en être entendu. Il se démena ainsi jusqu'à ce qu'étant épuisé, il tomba par terre comme s'il avait perdu le sentiment. Ses visirs et les grands de la cour, plus près de lui que les autres, crurent d'abord qu'il s'était assis sur l'herbe pour jouer avec les enfants ; mais, une sorte d'inquiétude les ayant saisis, ils s'avancèrent et virent le Calife tout seul, qui leur dit d'un air égaré : Que voulez-vous ? — Nos enfants ! nos enfants ! s'écrièrent-ils. — Vous êtes bien plaisants, leur répondit-il, de vouloir me rendre responsable des accidents de la vie. Vos enfants sont tombés en jouant dans le précipice qui était ici, et j'y serais tombé moi-même si je n'avais fait un saut en arrière.

A ces mots, les pères des cinquante enfants poussent des cris perçants, que les mères répétèrent d'un octave plus haut ; tandis que tous les autres, sans savoir de quoi on criait, enchérissaient sur eux par des hurlements. Bientôt on se dit de tous côtés : C'est un tour que le Calife nous

a joué pour plaire à son maudit Giaour; punissons-le de sa perfidie, vengeons-nous! vengeons le sang innocent! jetons ce cruel prince dans la cataracte, et que sa mémoire même soit anéantie!

Carathis, effrayée par cette rumeur, s'approcha de Morakanabad. Visir, lui dit-elle, vous avez perdu deux jolis enfants, vous devez être le plus désolé des pères; mais vous êtes vertueux, sauvez votre maître! Oui, Madame, répondit le visir; je vais essayer au péril de ma vie de le tirer du danger où il est; ensuite, je l'abandonnerai à son funeste destin. Bababalouk, poursuivit-elle, mettez-vous à la tête de vos eunuques; écartons la foule; ramenons, s'il se peut, ce malheureux prince dans son palais. Bababalouk et ses compagnons, pour la première fois, se félicitèrent de ce qu'on les avait mis hors d'état d'être pères. Ils obéirent au visir, et celui-ci, les secondant de son mieux, vint enfin à bout de sa généreuse entreprise. Alors, il se retira pour pleurer à son aise.

Dès que le Calife fut rentré, Carathis fit fermer les portes du palais. Mais, voyant que l'émeute augmentait, et que de tous côtés on vomissait des imprécations, elle dit à son fils: Que vous ayez tort ou raison, n'importe! il faut sauver votre vie. Retirons-nous dans vos appartements; de là, nous passerons dans le souterrain qui n'est connu que de vous et de moi, et gagnerons la tour, où, avec le secours des muets qui n'en sont jamais sortis, nous tiendrons de reste. Bababalouk nous croira encore dans le palais, et en défendra l'entrée pour son propre intérêt; alors, sans nous embarrasser des conseils de ce pleureur de Morakanabab, nous verrons ce qu'il y aura de mieux à faire.

Vathek ne répondit pas un seul mot à tout ce que sa mère lui disait, et se laissa conduire comme elle voulut; mais, tout en marchant, il répétait: Où es-tu, horrible Giaour? N'as-tu pas encore croqué ces enfants? Où sont tes sabres, ta clef d'or, tes talismans? Ces paroles firent

déviner à Carathis une partie de la vérité. Quand son fils se fut un peu tranquilisé dans la tour, elle n'eut pas de peine à la tirer tout entière. Bien loin d'avoir des scrupules, elle était aussi méchante qu'une femme peut l'être, et ce n'est pas peu dire; car ce sexe se pique de surpasser en tout celui qui lui dispute la supériorité. Le récit du Calife ne causa donc à Carathis ni surprise ni horreur; elle fut seulement frappée des promesses du Giaour, et dit à son fils: Il faut avouer que ce Giaour est un peu sanguinaire; cependant les puissances terrestres doivent être encore plus terribles; mais les promesses de l'un et les dons des autres valent bien la peine de faire quelques petits efforts; nul crime ne doit coûter quand de tels trésors en sont la récompense. Cessez donc de vous plaindre de l'Indien; il me semble que vous n'avez pas rempli toutes les conditions qu'il met à ses services. Je ne doute point qu'il ne faille faire un sacrifice aux génies souterrains, et c'est à quoi il nous faudra penser lorsque l'émeute sera apaisée; je vais rétablir le calme, et je ne craindrai pas d'épuiser vos trésors, puisque nous en aurons bien d'autres. Cette princesse, qui possédait merveilleusement l'art de persuader, repassa par le souterrain, et, s'étant rendue au palais, se montra au peuple par la fenêtre. Elle le harangua, tandis que Bababalouk jetait de l'or à pleines mains. Ces deux moyens réussirent; l'émeute fut apaisée: chacun retourna chez soi, et Carathis reprit le chemin de la tour.

On annonçait la prière du point du jour, lorsque Carathis et Vathek montèrent les innombrables degrés qui conduisent au sommet de la tour, et, quoique la matinée fût triste et pluvieuse, ils y restèrent quelque temps. Cette sombre lueur plaisait à leurs cœurs méchants. Quand ils virent que le soleil allait percer les nuages, ils firent tendre un pavillon pour se mettre à l'abri de ses rayons. Le Calife, harassé de fatigue, ne songea d'abord qu'à se reposer, et, dans l'espérance d'avoir des visions significatives, il se livra

au sommeil. De son côté, l'active Carathis, suivie d'une partie de ses muets, descendit pour préparer le sacrifice qui devait se faire la nuit prochaine.

Par de petits degrés pratiqués dans l'épaisseur du mur, et qui n'étaient connus que d'elle et de son fils, elle descendit d'abord dans des puits mystérieux qui recelaient les momies des anciens Pharaons, arrachées de leurs tombeaux; elle se rendit à une galerie, où, sous la garde de cinquante négresses muettes et borgnes de l'œil droit, on conservait l'huile des serpents les plus venimeux, des cornes de rhinocéros, et des bois d'une odeur suffocante, coupés par des magiciens dans l'intérieur des Indes; sans parler de mille autres raretés horribles: Carathis elle-même avait fait cette collection, dans l'espérance d'avoir, un jour ou l'autre, quelque commerce avec les puissances infernales qu'elle aimait passionnément, et dont elle connaissait le goût. Pour s'accoutumer aux horreurs qu'elle méditait, elle resta quelque temps avec ses négresses qui louchaient d'une manière séduisante du seul œil qu'elles avaient, et lorgnaient avec délices les têtes de morts et les squelettes; à mesure qu'on en tirait des armoires, elles faisaient des contorsions épouvantables; et, tout en admirant la princesse, elles glapissaient à l'étourdir. Enfin, étouffée par la mauvaise odeur, Carathis fut forcée de quitter la galerie, après l'avoir dépouillée d'une partie de ses monstrueux trésors.

Cependant, le Calife n'avait pas eu les visions qu'il attendait; mais il avait gagné dans ces régions exhaussées un appétit dévorant. Il avait demandé à manger aux muets, et, ayant totalement oublié qu'ils étaient sourds, il les battait, les mordait et les pinçait de ce qu'ils ne bougeaient pas. Heureusement pour ces misérables créatures, Carathis vint mettre le holà à une scène si indécente. « Qu'est-ce donc, mon fils? dit-elle, tout essouffée; j'ai cru entendre les cris de mille chauves-souris qu'on déniche d'un antre, et ce ne sont que ceux de ces pauvres muets que vous mal-



HISTOIRE DU PRINCE ALASI
ET DE LA PRINCESSE FIROUZKAH

Je régnais en Kharezme, et je n'eusse pas échangé mon royaume, tout borné qu'il était, pour l'immense empire du calife Vathek; — non — ce n'est pas l'ambition qui m'a conduit dans ce funeste lieu. Ce cœur qui va bientôt brûler du feu de la vengeance divine était armé contre les passions violentes; le louable, le calme sentiment de l'amitié pouvait seul s'y faire entrée; l'amour, qui en aurait d'abord été repoussé, en prit la forme, et me perdit.

J'avais vingt ans lorsque le roi mon père mourut : je regrettai sincèrement sa perte, non seulement par un sentiment naturel, mais encore parce que je regardais la royauté comme un fardeau très lourd à porter.

Les molles délices du harem me charmèrent peu, l'idée des liens d'un mariage formel encore moins. Rondabah, princesse de Ghilan, pourtant, m'avait été solennellement promise, et je ne pouvais rompre un accord que mon père avait fait pour le bien des deux nations; des délais étaient tout ce que j'osais me permettre.

Avec cet éloignement presque farouche des usages communément établis, il me fallut monter sur le trône, gouverner un peuple nombreux, supporter l'ineptie des grands et la sottise des petits, rendre justice à tous, et par conséquent vivre au milieu d'eux. Mais alors la générosité, la vertu n'étaient pas pour moi des noms vagues; je remplissais exacte-

ment mes devoirs, quitte à m'en délasser de temps en temps en suivant mon penchant pour la solitude. Une tente, arrangée dans le genre persan, située au milieu d'une épaisse forêt, était le lieu où j'allais passer ces moments de retraite, qui me semblaient toujours trop rapidement s'écouler. J'avais fait abattre assez d'arbres pour former une petite plaine parsemée de fleurs, et qu'entourait un canal dont les eaux étaient aussi claires que celles de Rocnabad. Dans ce lieu, qui ressemblait à la lune quand elle brille en son plein dans l'azur foncé du firmament, j'admirais la sombre perspective des bois touffus qui m'environnaient, et où j'allais souvent rêver.

Un jour qu'étendu sur la mousse je caressais un jeune daim qui s'était apprivoisé avec moi, j'entendis le galop peu éloigné d'un cheval, et vis bientôt paraître un cavalier qui m'était inconnu; son habillement était étrange sa contenance féroce, et son œil hagard; mais il ne fixa pas longtemps mon attention. Une figure angélique, sous l'habit d'un jeune garçon, attira tous mes regards. L'inconnu tenait cet être, si gracieux, si délicat, étroitement serré contre son sein, et paraissait vouloir l'empêcher de crier. Irrité de ce que je prenais pour une violence, je me lève, je coupe le chemin à l'étranger en faisant briller mon sabre à ses yeux, et lui crié : « Arrête, misérable ! Oses-tu commettre un tel attentat à la vue du roi de Kharezme ? »

A peine avais-je prononcé ces mots, que celui à qui je les avais adressés se jette à terre, sans lâcher sa précieuse charge, et me saluant d'un air respectueux, me dit : « Prince Alasi, c'est vous que je cherche, pour vous confier un dépôt dont rien n'égale le prix. Filanshaw, roi de Shirvan, l'ami intime du roi votre père, se trouve réduit aux dernières extrémités. Ses sujets rebelles le tiennent assiégé dans sa citadelle de Samakhié. Les troupes du calife Vathek les soutiennent dans leur révolte; ils ont juré la perte de leur souverain. Filanshaw souscrit courageusement au décret de la destinée pour ce qui le regarde lui-même, mais, voulant, s'il

est possible, sauver son fils unique, l'aimable enfant que vous voyez, il m'a ordonné de le remettre entre vos mains. Cachez cette perle incomparable dans votre sein; qu'on ignore la nacre où elle a été formée jusqu'à ce que la révolution des temps ramène un jour de sûreté. Adieu, — je crains d'être poursuivi, — le prince Firouz vous fera savoir tous les détails que vous pourrez désirer. »

J'avais pendant ce discours tendu les bras à Firouz; il s'y était précipité; nous nous tenions embrassés avec une tendresse qui parut combler de joie son conducteur, lequel remonta à cheval et s'éloigna de nous en un instant.

— Otez-moi d'ici, me dit alors Firouz; c'est à présent que je crains de tomber dans les mains de mes persécuteurs. Quoi ! ils me sépareraient de l'ami que le Ciel m'a choisi, et vers qui mon cœur tout entier s'élance !

— Non, aimable enfant, m'écriai-je, rien ne pourra vous arracher d'auprès de moi; mes trésors, mes armées, tout sera employé pour votre conservation ! Mais pourquoi cacher votre naissance dans mes états, où personne ne peut vous nuire ?

— Si; il le faut, mon généreux défenseur, répondit Firouz; les ennemis de mon père ont juré d'exterminer sa race; ils ne craindront point la mort pour accomplir leur serment; ils me poignarderont à vos yeux si je suis connu. Le mage qui m'a conduit ici, et qui a pris soin de mon enfance, n'oubliera rien pour leur persuader que je n'existe plus. Supposez-moi un père — il n'importe qui; toute ma gloire sera de vous aimer, et de mériter d'être aimé de vous.

Tout en parlant ainsi nous arrivâmes à l'enclos de toiles peintes qui environnait mon pavillon persan, où je fis servir des rafraîchissements dont nous ne goûtâmes guère ni l'un ni l'autre. Le son de voix, les discours, les regards de Firouz faisaient une impression sur mon cœur qui confondait ma raison, et rendait mes paroles rares et entrecoupées. Il s'aperçut du désordre de mon esprit, et, pour le dissiper, il quitta l'air attendri et languissant, qu'il avait eu jus-

qu'alors, pour prendre la gaieté et la vivacité enfantine de son âge, car il ne paraissait pas avoir plus de treize ans.

— Hé quoi ! me dit-il, vous n'avez ici que des livres ? Point d'instruments de musique ?

Je souris, et fis apporter un luth. Firouz en joua en maître de l'art; il chanta en s'accompagnant, avec tant d'expression et de grâce, qu'il me jeta dans une nouvelle extase, dont il prit encore soin de me retirer par ses jeux innocents.

La nuit qui survint nous sépara. Quoique heureux au delà de ce que j'aurais cru pouvoir l'être, je l'avais désirée; je sentais le besoin de m'entretenir avec moi-même. Cela ne me fut pas facile d'abord, mes pensées étaient si confuses ! Je ne pouvais me rendre compte des agitations que j'avais éprouvées. « Enfin, dis-je, le Ciel a exaucé mes vœux les plus chers; il m'envoie cet ami de cœur que je n'aurais jamais trouvé à ma cour; il me l'envoie avec ces charmes de l'innocence qui émeuvent l'âme, et qui seront remplacés dans un âge plus mûr par les qualités qui rendent l'amitié le bien suprême de l'homme, et surtout d'un roi, qui ne doit guère s'y attendre. »

J'avais déjà plusieurs fois prolongé le temps qu'en général je destinais à ma solitude; sa durée, si courté pour moi, paraissait longue à mes peuples; il fallait retourner à Zerbend. Quelques jours avant mon départ, je fis venir un berger du voisinage, lui ordonnai d'avouer Firouz pour son fils, et lui enjoignis le secret sous peine de mort. Cette précaution parut contenter celui qui en était l'objet; il redoubla d'attachement pour moi, et de soins pour me plaire.

L'amitié m'avait, pour ainsi dire, apprivoisé; je ne fuyais plus les plaisirs et les divertissements. Firouz s'y faisait distinguer, admirer. Partageant la bonne opinion que les grâces, l'aménité du fils de Filanshaw avaient fait naître, je ne fus pas peu surpris de le voir m'aborder un jour d'un air furieux et égaré. « Roi de Kharezme, me dit-il, pourquoi m'avez-vous trompé ? Si vous ne pouviez pas m'aimer uniquement, il ne fallait pas m'accepter pour ami. Renvoyez-

moi chez mon mage, puisque la princesse Rondabah qu'on attend à toute heure ici, va s'emparer de tout votre cœur. »

Cette étrange saillie me parut si déplacée que, prenant un ton sévère, je répondis : « Quelle extravagance est ceci, prince de Shirvan ? Que vous importe mon union avec Rondabah ? Qu'a de commun l'affection que je devrai à mon épouse avec celle que volontairement je me suis engagé d'avoir toute ma vie pour vous ? »

— Oh ! il m'importe beaucoup, répartit-il, il m'importe beaucoup que vous ne trouviez pas une amitié solide dans une femme aimable. Ne dit-on pas que la princesse de Ghilan réunit la fermeté d'âme, la valeur d'un homme, aux charmes de son sexe ? Qu'aurez-vous donc à désirer avec elle ? et que deviendrai-je alors ? Vous croirez peut-être vous acquitter envers moi en me rétablissant dans mes états; mais je vous dis d'avance que si vous mettiez l'empire du monde à mes pieds en dédommagement de votre plus tendre amitié, je ne pourrais vous regarder que comme mon plus mortel ennemi.

Firouz me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même; il m'éprouvait à plaisir; d'ailleurs il savait se commander, s'inviter, s'effacer, s'annuler, selon qu'il le jugeait convenable. Il parut donc alors se calmer, et reprit son humeur enjouée.

Quoique sous le nom d'un berger, le fils du roi de Shirvan avait droit à tous mes égards, et j'aimais mieux qu'on m'accusât d'une fantaisie ridicule que d'y manquer. Il occupait le quartier le plus agréable de tout mon palais; il s'était lui-même choisi ses domestiques, outre les deux eunuques que le mage lui avait envoyés dès le jour de son arrivée à mon pavillon persan. Je lui avais donné des maîtres, — pour l'instruire en toutes sortes de sciences, — qu'il faisait enrager, de superbes chevaux qu'il tuait, des esclaves qu'il maltraitait impitoyablement; mais on me cachait tout cela : sa faveur sans bornes auprès de moi, dont on commençait à murmurer, empêchait qu'on ne l'accusât.

Un moullah vénérable, et très considéré pour son savoir et sa piété, lui expliquait la saine morale du Koran, lui en faisait lire et apprendre par cœur les versets sacrés; et c'était ici ce qui déplaisait le plus à mon jeune ami; mais j'attribuais cet éloignement à tout autre motif qu'à sa véritable cause. Je n'avais garde d'imaginer que son esprit avait déjà été imbibé des opinions les plus contraires à l'Islamisme.

Un jour que j'avais passé plusieurs heures sans voir mon aimable pupille, je le fis chercher, et le trouvai dans une grande salle, dansant autour d'une étrange figure, affublée d'une peau d'âne, qu'il faisait sauter avec lui. « Ah ! mon cher Prince, me dit-il, en courant à moi les bras ouverts, voici la plus merveilleuse chose du monde ! Mon moullah est transformé en âne. C'est le roi des ânes, car il parle encore comme il parlait auparavant. »

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je. Qu'est-ce que ce jeu ?

— Ce n'est pas un jeu, me répondit le moullah en agitant deux oreilles postiches d'une grandeur démesurée; je cherche par complaisance de paraître ce que je parais, et je supplie votre majesté de ne point le trouver mauvais.

A ces paroles je demeurai confondu; je doutai si c'était la voix du moullah que je venais d'entendre, et crus presque que c'était un véritable âne, qui, par quelque prestige, semblait avoir parlé. J'avais beau demander à Firouz ce que tout cela signifiait; il me répondait toujours avec des ris immodérés : « Demandez-le à l'âne. »

Enfin, ma patience étant à bout, j'allais ordonner qu'on fît cesser par force cette dégoûtante bouffonnerie, lorsque Firouz, prenant son air sérieux, me dit : « Sire, vous excuseriez, je l'espère, l'innocent artifice dont je me suis servi pour vous prouver combien vos pareils en sont imposés par ceux qui les entourent. On vous a, sans doute, vanté ce moullah comme un homme d'un mérite supérieur; comme tel vous l'avez donné pour maître à votre ami, votre

pupille. Eh bien ! sachez que, pour obtenir une de mes plus hideuses négresses, dont il est éperdument amoureux, il a consenti de rester trois jours sous ce ridicule costume, et d'être ainsi le jouet de tous ceux qu'il me plaira de faire rire à ses dépens. Au reste, convenez que la figure de l'âne est très bien imitée, et que sa parole qu'il a ne nuit point à la représentation. »

Je demandai au moullah si Firouz avait dit la vérité.

— Pas tout à fait, me répondit-il en bredouillant d'une manière piteusement ridicule; la fille qu'il doit me donner, quoique noire comme la nuit, est belle comme le jour; l'huile qui vernit ses charmes sent la fleur d'orange, sa voix est aigre-douce comme la grenade; quand elle se joue avec ma barbe, ses doigts qui piquent comme le chardon, me chatouillent le cœur : oh ! laissez-moi l'acquérir, et vivre sous la forme d'un âne pendant trois jours.

— Meurs-y, misérable, m'écriai-je avec une indignation que je ne pus plus contenir, et que je n'entende plus jamais parler de toi.

Je me retirai en achevant ces mots, et en lançant à Firouz un regard auquel il n'était guère accoutumé.

Je passai le reste du jour à réfléchir sur la méchanceté de Firouz, et sur l'infamie du moullah; mais quand le soir vint, je ne sentis plus que le besoin de revoir mon ami. Je le fis appeler. Il se présenta aussitôt d'un air affectueux et timide. « Oh ! mon cher Prince, me dit-il, vous ne savez pas combien j'ai été affligé de la colère que vous avez paru ressentir contre moi ! J'ai fait au plus vite exécuter votre arrêt pour obtenir mon pardon. L'âne est mort et enterré; vous n'en entendrez plus parler. »

— Voici une autre de vos mauvaises plaisanteries, dis-je. Voulez-vous me faire accroire que le moullah, qui s'exprimait avec tant de véhémence ce matin, est mort ce soir ?

— Il l'est, ainsi que vous l'avez ordonné, répondit Firouz. Un de mes esclaves nègres, dont il voulait enlever la

maîtresse, l'a dépêché, et on l'a mis en terre sans façon, comme un âne qu'il était.

— Oh ! pour le coup, m'écriai-je, c'en est trop ! Quoi ! vous croyez pouvoir impunément assassiner un homme à qui vous avez vous-même tourné la tête ?

— J'ai exécuté vos ordres, reprit-il; je les ai pris à la lettre, et assurément la perte d'un être si vil ne vaut pas vos regrets. Adieu, je vais pleurer mon imprudence et le peu de solidité de votre affection, que le moindre petit événement m'enlève.

Il allait sortir, je l'arrêtai; on nous servit sur des plateaux émaillés les mets les plus exquis; nous nous mîmes à collationner, et j'eus encore la faiblesse de rire de toutes les folies qu'il me dit sur son âne pendant le repas.

Le public ne prit pas si légèrement la mort du moullah; on disait que Firouz, en dérision de la foi des fidèles, avait donné un breuvage à cet homme pieux, qui l'avait fait devenir fol : on détestait un acte si atroce, on m'accusait d'une faiblesse inexcusable pour un enfant à qui une vile naissance avait donné de vilés inclinations. La reine ma mère se crut obligée de m'apprendre ces murmures; elle m'en parla sans détour devant Firouz, pour dompter, s'il se pouvait, son arrogance, et nous fit à tous deux des réprimandes sensées et affectueuses dont je sentis la justice, mais que mon ami ne lui pardonna jamais.

Il était surtout outré du mépris que lui attirait l'origine que nous lui avions supposée, et me dit qu'il fallait absolument déclarer qui il était. Je lui représentai le danger de le faire, dont il m'avait lui-même effrayé. Je le priai d'attendre que les émissaires que j'avais envoyés en Shirvan fussent revenus; mais il n'en eut pas la patience, et imagina pour me satisfaire un moyen que je n'avais pu prévoir.

Un matin que je devais aller à la chasse, le prince de Shirvan, qui m'y accompagnait toujours avec plaisir, fit semblant d'être malade; je voulais rester avec lui, il me

pressa de partir, en m'assurant qu'après un peu de repos il serait en état le soir de partager avec moi des amusements qui me délasseraient de la fatigue du jour, et qu'il imaginerait lui-même.

En effet, je trouvai à mon retour une superbe collation, servie dans un petit bois de mon jardin qu'il avait orné et illuminé de sa façon, c'est-à-dire, avec le goût le plus raffiné. Nous étions sous une sorte de dais que formaient des branches entrelacées de grenadiers et de lauriers roses. Nous reposions nos pieds sur l'épais tapis d'un millier de fleurs éfeuillées dont le parfum enivrait l'âme; des vases de cristal, sans nombre, remplis de fruits ambrés et flottant sur la neige, réfléchissaient la lumière des cierges en miniature rangés à fleur d'eau sur les bords d'une série de fontaines; des chœurs de jeunes musiciens placés à une juste distance charmaient nos oreilles sans interrompre nos entretiens. Jamais soirée ne fut plus délicieuse, jamais Firouz n'avait été plus aimable, plus gai; ses agréables saillies m'animaient encore plus que le vin qu'il me versait à grands flots. Quand le rusé fils de Filanshaw s'aperçut que ma tête s'échauffait, il mit un genou en terre, et, prenant mes deux mains dans les siennes : « Mon cher Alasi, me dit-il, j'avais oublié de vous demander la grâce d'un misérable qui a mérité la mort. »

— Parle, lui dis-je, tu sais que tu peux tout obtenir de moi. D'ailleurs, je me plainrais à te trouver un cœur compatissant.

— Voici de quoi il est question, reprit Firouz. J'étais aujourd'hui dans mon appartement, entouré de vos flatteurs, qui me détestent et cherchent à me plaire, quand le berger, que vous m'avez supposé pour père, est venu à moi les bras ouverts pour m'embrasser. Dans ce moment, le sang de Filanshaw s'est révolté dans mon cœur : « Ré-tire-toi, rustre, ai-je dit au berger; va étouffer tes magots d'enfants avec tes lourdes caresses; aurais-tu l'effronterie de soutenir que je suis ton fils ? » « Vous

« savez bien que je le dois, a-t-il répondu avec fermeté; « et je le soutiendrai au péril de ma vie. » Cette réponse était telle qu'elle devait être; mais, curieux de voir jusqu'à quel point nous pouvons compter sur ceux à qui nous confions nos secrets, j'ai ordonné qu'on donnât la bastonnade à cet homme en apparence si résolu; il ne l'a pas soutenue longtemps, il a tout avoué; après votre défense expresse et vos menaces, il est digne de mort; mais je vous supplie de lui pardonner.

— L'épreuve était un peu forte, dis-je. Quoi! tu seras toujours cruel! Quel pouvoir irrésistible me force-t-il à t'aimer? Ce n'est assurément pas la sympathie dans nos inclinations!

— Il est vrai, répliqua-t-il, que je n'ai pas autant de patience que vous avec les hommes. Je les trouve carnassiers comme des loups et faux comme les renards dans les fables de Loqman; si volages dans leurs sentiments, si fragiles dans leurs promesses, qu'il m'est impossible de ne pas les tenir en abhorrence! Que ne sommes-nous tous les deux seuls au monde! La terre alors, au lieu d'habitants perfides et misérables, pourrait se vanter de porter deux amis fidèles et heureux!

Ce fut par ces élans d'enthousiasme exaltés et romantiques que Firouz me fit tolérer cette nouvelle preuve de la méchanceté de son cœur. Je sus dès le lendemain qu'il ne m'avait pas tout dit, que c'était lui qui avait fait venir le berger, à qui, par ses ordres, on avait insinué de l'aborder comme il l'avait fait. J'appris que le pauvre rustique avait eu le courage de se laisser frapper presque jusqu'à la mort avant que d'enfreindre mon commandement. J'envoyai une somme d'argent à ce malheureux, et ne fis de reproches qu'à moi-même de son état.

Comme cette scène avait indigné tout Zerbënd, et qu'on en jugeait de manière à faire encore plus de tort à Firouz qu'il ne méritait, je déclarai solennellement sa naissance et les raisons qu'on avait eu de la cacher. Je ne manquai

ensuite de l'environner d'une pompe royale. et ne fus pas peu surpris de voir que ceux qui avaient paru les plus acharnés contre lui, briguaient avec empressement l'honneur de le servir. J'entrai là-dessus en quelque défiance sur leurs intentions: mais le prince de Shirvan me rassura: « Ne prenez point de fausses alarmes, me dit-il en riant; vous pouvez confier la garde de ma personne à ces gens-ci aussi bien qu'à d'autres; il n'y a point de trahison dans leur fait; ils ont seulement changé de cœur quand j'ai changé de naissance. A présent je ne suis plus ce petit berger malin et cruel qui par ses espiègleries ne pouvait manquer de se faire renvoyer dans sa cabane. Je suis un grand prince, bon, humain, dont on peut attendre mille bienfaits. Je parie que je pourrais faire couper la tête à cinq ou six d'entre eux pour en jouer à la boule, et que les autres continueraient à chanter mes louanges en se flattant d'être plus fortunés que leurs compagnons. »

De semblables discours, dont je ne connaissais que trop la solidité, endurcissaient insensiblement mon cœur. C'est un grand tort d'examiner les hommes d'un œil trop clairvoyant; on croit vivre avec des bêtes féroces et on le devient soi-même.

Je craignis d'abord que, dans le rang où se trouvait le prince de Shirvan, il ne se livrât encore plus librement à ses inclinations perverses, mais je me trompai; sa conduite fut noble, sensée, ses manières obligeantes envers grands et petits; enfin il effaça entièrement les mauvaises impressions qu'il avait données de lui.

Ces jours de calme durèrent jusqu'à l'arrivée de Rondabah. J'étais dans l'appartement de Firouz lorsqu'on vint m'annoncer que cette princesse, avec une escorte digne d'elle, n'était plus qu'à quelques parasanges de Zerbënd. Interdit de cette nouvelle, sans savoir pourquoi, je tournai mes regards sur mon ami. Je tremblai encore au souvenir de l'état où je le vis! Une pâleur mortelle couvrait son visage; bientôt il fut saisi de mouvements convulsifs

et enfin il tomba par terre privé de sentiment. J'allais le porter moi-même sur son lit, quand les deux eunuques que le mage lui avait envoyés me l'enlevèrent, en me disant : « Laissez-le à nos soins, seigneur, et daignez vous retirer; si en rouvrant les yeux il vous voyait auprès de lui, il mourrait à l'instant. »

Ces paroles, le ton avec lequel elles furent prononcées, me saisirent au point qu'à peine je pus me traîner jusqu'en dehors des portières; là rempli d'angoisses inexprimables, j'attendais le dénouement de la scène, lorsque enfin, un des eunuques vint me prier de rentrer. Firouz, appuyé sur les bras de l'autre eunuque, tâchait, d'un pas chancelant, de venir à ma rencontre. Je l'obligeai de s'asseoir sur le divan, et m'étant mis auprès de lui : « Ami de mon âme, lui dis-je, les sentiments étranges de nos cœurs sont la faute de la destinée. Vous êtes, contre toute raison toute compréhensibilité, jaloux de Rondabah; et moi, malgré ma foi, que mes ambassadeurs lui ont donnée, je suis prêt à tout risquer plutôt que de vous plonger dans une mer de peines. »

— Allons voir cette héroïne redoutable, me répondit Firouz. Permettez que je vous suive dans cette première visite. A mon âge on ne signifie rien; si vous me laissez ici, j'y mourrai d'inquiétude avant votre retour.

Je n'avais rien à répliquer à cela; je ne pouvais que consentir à tout ce que désirait l'objet d'une prédilection inexplicable, que ma complaisance ranima, et qui me disait pendant tout le chemin : « Ah ! je voudrais bien que cette maudite princesse de Ghilan ne fût pas belle ! »

Elle l'était pourtant, mais d'une beauté qui lui inspirait plutôt le respect que les désirs; sa taille était fort haute, son port majestueux, son air fier et sévère. Les boucles de ses cheveux, d'un noir d'ébène, relevaient la blancheur de son teint; et de ses yeux de la même couleur partaient des regards plus capables d'en imposer que de séduire. Sa bouche, quoique gracieusement formée, ne connaissait pas

le doux sourire; ses lèvres de corail s'ouvriraient pour proférer des paroles toujours sensées, mais rarement insinuantes.

Piquée de mon peu d'empressement, et offensée de ce que, contre l'usage, je m'étais fait accompagner par mon ami, Rondabah ne nous eut pas plutôt aperçus que, se tournant vers la reine ma mère : « Quel est, dit-elle, celui de ces deux princés à qui je suis destinée ? »

— A tous les deux, s'il vous plaît, répondit précipitamment Firouz d'un air moqueur qui manqua de me faire éclater de rire. Je me retins avec peine, et je préparais quelque excuse à l'étourderie de mon ami, quand la princesse de Ghilan, après m'avoir regardé attentivement de la tête aux pieds, et jeté un coup d'œil dédaigneux sur Firouz, dit, en s'adressant toujours à la reine : « On mérite l'insulte quand on la souffre. Adieu madame. Et vous, Kali, continua-t-elle, en se tournant vers le chef de ses eunuques, préparez tout pour retourner dès cette nuit en Ghilan. » En disant ces mots, elle sortit et la reine ne tarda pas à la suivre; elle ne se donna que le temps de nous menacer de tous les maux où pouvait nous plonger la guerre que nous venions de nous attirer en offensant Rondabah; mais nous n'étions pas dans ce moment d'humeur à nous alarmer. Nous ne fûmes pas plutôt seuls que nous rîmes à l'envi, l'un et l'autre, de la scène qui venait de se passer. « Est-ce bien une femme que nous venons de voir ? » disait Firouz. « Non, c'est le spectre de Roostum ou de Lalzer; l'âme de ces fameux guerriers, ancêtres de Rondabah, s'est, du moins, emparée de la longue figure qu'on nous donne pour elle. O mon cher Alasi, polissez votre sabre, préparez-vous à défendre vos jours, si vous n'observez pas exactement toutes les formalités que vous dictera l'important Kali avec sa voix argentine. »

Nous nous entretenîmes sur ce ton jusqu'à ce que la reine vint nous interrompre; elle avait presque apaisé Rondabah, et venait me persuader d'achever son ouvrage. Ses

représentations, dictées par l'amour maternel, furent vives et pressantes; je m'y rendis.

Le jour qui précéda celui qu'on avait fixé pour la solennité nuptiale, je me levai plus matin qu'à l'ordinaire. Inquiet, agité, je descendis seul dans le vaste jardin qui renfermait les chapelles sépulcrales de mes ancêtres. Tout en me promenant dans les allées les plus sombres, j'entrai enfin dans une grotte qui récelait une mine d'eau, et où l'on entrevoyait à peine un faible rayon de lumière. Je m'y plaçai dans le recoin le plus obscur pour rêver à mon aise. Bientôt après je vis venir une figure dont l'habillement et les traits ressemblaient à ceux d'Amru, le fils de mon vizir; il alla s'asseoir à l'endroit de la grotte où un peu de clarté donnait, et l'empêchait de m'apercevoir. Je ne lui dis mot, mais ne fus pas peu étonné de voir un autre personnage mystérieux, qui paraissait être le chef des eunuques de Rondabah, sortir comme du sein des ténèbres. Cette figure aborda l'autre, et il me sembla l'entendre dire: « Fils d'Ilbars, charmant Amru, que votre cœur se réjouisse, il aura ce qu'il désire; Rondabah, ma maîtresse, se rendra ici cette nuit. Vous y recevrez ses premiers serments; le roi de Kharezme n'aura demain que les seconds. » Amru baisa la terre en signe de soumission, et murmura quelques paroles à voix basse, que le résonnement des eaux rendit inintelligibles; ils sortirent tous deux.

Je fus sur le point de les suivre, et de laver dans leur sang l'affront qui m'était fait; mais un moment de réflexion arrêta ce premier mouvement. Je n'avais point d'amour pour Rondabah, je ne l'épousais que pour des raisons d'Etat, et par pitié pour elle. Il n'était plus question de me rendre malheureux pour de tels motifs; je n'avais qu'à faire éclater le crime de la perfide princesse, j'étais débarrassé d'elle, et je recouvrais avec honneur ma liberté. Toutes ces pensées se succédèrent rapidement dans mon esprit; je bénis mon étoile qui avait amené à temps

cette importante découverte, et je courus en faire part à Firouz. Que devins-je en entrant dans son appartement? Je le trouve entre les bras de ses deux eunuques favoris, qui retenaient ses mains par force, en pleurant et criant: « O notre cher maître, qu'avez-vous fait de vos belles tresses de cheveux? et vous voudriez encore cicatriser votre front d'ivoire! mais nous mourrons plutôt que de le permettre. »

A cette vue je n'eus pas la force de proférer un seul mot; ma douleur muette parut faire revenir mon ami à lui-même; il s'arracha à ses eunuques, et, courant à moi les bras ouverts: « Calmez-vous, généreux Alasi, me dit-il en m'embrassant; si c'est l'état où vous me voyez qui vous afflige, vous deviez vous y attendre; n'en soyez pas témoin! Malgré ces larmes que je répands, ces cheveux que j'ai brûlés, et tout le désespoir qui m'agitait, je souhaite que vous soyez heureux avec Rondabah; qu'importe s'il m'en coûte la vie! »

— Ah! m'écriai-je, que mille Rondabah eussent péri pour épargner à vos nerfs trop mobiles la fièvre qui les dévore, quand même elles eussent été aussi fidèles que la nôtre est perfide!

— Quoi! s'écria Firouz à son tour, ai-je bien entendu! serait-ce de la princesse de Ghilan que vous parlez? De grâce, expliquez-vous!

Alors je lui contai ce qui s'était passé dans la grotte, et la résolution où j'étais de rendre publique l'infamie de Rondabah. Il approuva beaucoup mon projet, et ne me cacha pas la joie que lui causait cet événement, dont il me félicitait, en ajoutant à voix basse: « Il m'en a coûté mes cheveux, mais vous l'avez échappé belle. »

Nous résolûmes de ne pas révéler notre secret à la reine ma mère avant l'heure où nous voulions la mener avec nous pour surprendre Rondabah.

La reine parut plus surprise qu'affligée quand nous lui dûmes ce qui nous amenait si tard chez elle; l'amitié qu'elle

avait d'abord témoignée à Rondabah s'était refroidie à mesure que je paraissais m'attacher à cette princesse; cependant, comme elle n'avait pu s'empêcher de l'estimer, elle ne se lassait pas, en nous suivant, de faire des exclamations sur cette aventure, dont Firouz riait pour plus d'une raison

Nous descendîmes dans le jardin : un esclave fidèle, que j'avais placé en embuscade, vint nous dire que les coupables étaient dans la grotte depuis quelques moments. Aussitôt nous y entrâmes avec des flambeaux, et assez de monde pour faire mourir de honte ceux que nous surprinions ainsi; mais ils ne se déconcertèrent nullement. Je tire mon sabre avec fureur, je crois d'un seul coup faire tomber par terre la tête des deux misérables, mais je ne frappe que l'air; ils disparaissent à nos yeux.

Dans ce moment de confusion, on crie : « La princesse de Ghilan a forcé la garde qui défendait l'entrée de la grotte ! » Et nous la voyons réparaître. « Roi de Kharezme, me dit-elle d'un ton modeste mais assuré, on m'a avertie qu'il s'ourdissait ici une trame contre mon honneur, et je suis venue confondre mes ennemis. De quoi s'agit-il ? »

— Fuis, malheureuse, s'écria la reine, ou mon fils va redoubler le coup que ta magie a fait manquer !

— Je ne crains pas la mort, répondit Rondabah sans se déconcerter. Alas ! n'a jamais attenté à ma vie. Si quelque prestige vous jette tous dans l'erreur, apprenez-moi de quelle nature il est. Je compte assez sur le secours que le Ciel accorde à l'innocence pour me flatter de vous désabuser.

L'air noble et fier de Rondabah, ses regards imposants, me confondaient : je doutais presque de ce que j'avais vu et entendu, quand Firouz s'écria : « Oh ! il faut avouer que la princesse de Ghilan est de bien courte mémoire. Nous la trouvons ici dans les bras de son cher Amru, elle disparaît avec son favori, et quand, dans l'instant même, il lui plaît de revenir sur la scène, elle a tout oublié ! »

A ces paroles, Rondabah changea de couleur; son teint

animé devint d'une pâleur mortelle, elle tourna sur moi des yeux remplis de larmes. « O prince infortuné ! » me dit-elle, « je vois à présent toute la mesure de l'abîme qui est entr'ouvert sous tes pas ! Le monstre qui t'y entraîne ne manquera pas sa proie. C'est lui qui a les esprits des ténèbres à ses ordres; je ne puis te sauver, et ne saurais sans frémir t'abandonner à ton sort ! Tu me couvres d'infamie, et ta perte est la seule angoisse de mon cœur. » Après avoir parlé ainsi, Rondabah se retira d'un pas majestueux, sans que personne n'osât s'y opposer.

Nous restâmes comme pétrifiés à nous regarder fixement les uns les autres, sans pouvoir ouvrir la bouche « Que nous sommes insensés ! s'écria enfin la reine. Quoi ! la hardiesse d'une indigne magicienne, nous ferait-elle démentir nos yeux et nos oreilles ! Qu'elle parte ! Qu'elle nous délivre à jamais de son odieuse présence, c'est le mieux qui puisse nous arriver ! » J'en convins, et Firouz, qui paraissait confus et alarmé, ne fut assurément pas d'un autre avis. Nous reprîmes chacun le chemin de nos appartements.

J'étais dans une si grande confusion de pensées que je ne m'aperçus point que Firouz suivait mes pas. Je ne pus me défendre d'un mouvement d'horreur en me voyant seul avec lui. Pressentiments que le Ciel nous envoie, vous êtes sans effet sur les cœurs corrompus !

Firouz se jette impétueusement à mes genoux et me dit en sanglotant : « O pourquoi roi de Kharezme, m'avez-vous donné un asile ? Que ne me laissez-vous périr avec Filanshaw ? J'étais un enfant alors; personne n'aurait pu dire que j'étais magicien. C'est donc dans votre cour, à vos côtés, que j'ai appris à conjurer les Dives ! Rondabah, la méchante Rondabah, vous l'a presque persuadé; ne dirait-elle pas aussi que j'ai employé quelque charme pour acquérir votre amitié ? Hélas ! vous savez bien que toute la magie dont je me suis servi à cette fin n'a été que de vous chérir moi-même cent fois plus que ma vie ! »

Mais pourquoi appuyer sur une scène dont vous pré-

voyez tout le dénouement ? Comme le calife Vathek, j'avais entendu la voix d'un bienfaisant génie, et comme lui j'endurcis mon cœur contre son impulsion salutaire : les paroles de Rondabah furent oubliées; j'écartai le doute confus qu'elles m'avaient donné; le prince de Shirvan me devint plus cher que jamais. Ce moment fut la crise qui déterminait ma perte.

Nous apprîmes le lendemain que Rondabah était partie dans la nuit avec toute sa suite, et j'en fis faire des réjouissances publiques.

Quelques jours après, Firouz me dit devant la reine mère : « Vous voyez bien, roi de Kharezme, que vous allez avoir la guerre contre le roi de Ghilan; il voudra venger sa fille, qui ne manquera pas d'artifices pour le persuader de son innocence : prévenez-le; levez une armée, entrons dans le Ghilan, ravageons-le, c'est vous qui êtes outragé. »

La reine fut de l'avis de Firouz, et j'y souscrivis. Cependant je voyais à regret faire les préparatifs de cette guerre; je la croyais juste, et pourtant j'en étais troublé comme si elle ne l'avait point été; d'ailleurs, les alarmes que j'avais plus d'une fois prises sur mon extrême attachement pour Firouz redoublaient de force de jour en jour. Le fils de Filanshaw avait trop bien appris à lire dans mon cœur pour ajouter foi aux prétextes que je donnais à mes agitations involontaires, mais il faisait semblant de me croire, et en prenait l'occasion de chercher sans cesse quelques nouveaux moyens de me distraire.

Un matin que nous allions partir pour une grande chasse, nous trouvâmes dans la cour de mon palais, un homme chargé d'une pesante caisse, qui se disputait avec mes gardes. Je voulais savoir de quoi il était question. « C'est un joaillier de Mossoul », me répondit le chef de mes eunuques. « Il prétend avoir les bijoux les plus rares, mais il est si importun qu'il ne peut pas attendre le loisir de Votre Majesté. »

— Il a raison, dit Firouz, tout ce qui peut plaire ou amuser vient toujours à propos; rentrons pour examiner les merveilles qu'on nous annonce; les bêtes fauves n'ont qu'à nous attendre.

Nous revînmes sur nos pas et le joaillier ouvrit sa caisse, où je n'aurais rien trouvé digne de ma curiosité, si mes regards ne fussent tombés sur une boîte d'or, autour de laquelle étaient gravés ces mots : « Portrait de la plus belle et de la plus malheureuse princesse du monde. »

— Oh ! voyons ceci ! s'écria Firouz; cette beauté, sans doute en pleurs, nous attendrira, et il est agréable de s'attendrir quelquefois !

J'ouvre la boîte et reste immobile d'étonnement. « Qu'est-ce donc que vous voyez là ? » demande mon ami. Il regarde, fait un geste d'indignation, et, se tournant vers ses deux eunuques : « Saisissez-vous de cet insolent joaillier, leur dit-il, et allez le jeter, lui, sa caisse, et toutes ses pierreries, dans le fleuve. Quoi ! un tel misérable aurait impunément osé exposer aux yeux de l'univers la fille de Filanshaw, ce bouton de rose que je croyais à l'abri du souffle d'un vent malin sous l'humble toit de l'adversité ! »

— Ciel ! m'écriai-je à mon tour, que vois-je ! et qu'entends-je ! Qu'on ne touche pas à cet homme ! Et toi, ami de mon âme, parle; serait-ce bien ta sœur que je vois ici sous tes traits ?

— Oui, roi de Kharezme, me répondit le prince de Shirvan, c'est ici le portrait de ma sœur jumelle, Firouzkah; la reine ma mère la sauva avec moi de la fureur des rebelles. Quand on me sépara d'elle pour me remettre entre les mains du mage qui m'a conduit chez vous, on me dit qu'elle serait mise en lieu de sûreté; mais je vois bien qu'on m'a trompé.

— Seigneur, dit alors le joaillier, c'est la reine votre mère qui s'est, avec sa fille, réfugiée dans une maison que j'ai aux environs de Mossoul, qui m'a ordonné de porter

ce portrait dans toutes les cours de l'Asie, dans l'espoir que la beauté de Firouzkah suscitera des vengeurs au roi son époux; j'en ai déjà parcouru plusieurs avec le succès désiré, mais elle ne m'avait pas dit que vous étiez dans celle-ci.

— Elle n'en savait rien, sans doute, et me croyait chez le mage, dit Firouz; mais, continua-t-il en se tournant vers moi, vous pâlissez, cher ami; regagnons votre appartement, et remettons la partie de chasse à une autre fois.

Je me laissai conduire, et m'étant d'abord jeté sur une estrade, ne cessai de contempler le portrait. « O mon aimable Firouz, m'écriai-je, ces yeux, cette bouche, tous ces traits sont les tiens; ce ne sont pas tout à fait tes cheveux, et je voudrais que ce les fussent; mais ceux-ci ont pris la couleur du camphre, comme les tiens celle du musc. »

— Eh quoi, me dit Firouz en riant, vous vous enflammez pour une fade peinture, vous qui avez résisté aux charmes flamboyants de Rondabah! Mais calmez-vous, cher Alasi, continua-t-il en prenant un air sérieux, l'épouse de Filanshaw vous appellera son fils; je vais lui renvoyer son joaillier, et lui écrire qu'elle n'accepte les secours d'aucun prince de la terre, et que c'est mon bienfaiteur, mon ami, qui sera le vengeur qu'elle cherche. Mais hâtons-nous de punir la princesse de Ghilan de l'affront qu'elle vous a fait; prévenons ses fureurs; comment pourriez-vous reconquérir mon royaume quand le vôtre serait en danger? »

Du moment que je ne crus plus ressentir qu'une passion intelligible, la paix revint dans mon cœur; il se ranima; je donnai des ordres positifs pour accélérer notre entreprise, et bientôt nous nous mîmes en marche avec une nombreuse armée.

Les frontières du Ghilan étaient dégarnies; nous les ravageâmes sans pitié. Mais les forces de Firouz ne répondaient pas à son courage. Je les ménageais, au risque de donner à l'ennemi le temps de s'armer.

Un jour que j'avais fait faire halte dans une vallée cou-

verte d'une mousse fraîche, et arrosée d'un ruisseau limpide, nous vîmes passer peu loin de nous une biche plus blanche que la neige. Aussitôt Firouz s'empara de son arc, et décocha une flèche à cette innocente bête; il l'atteint, elle tombe, nous courons à elle. Un paysan qui nous voyait, nous crie: « Ah! qu'avez-vous fait! Vous avez tué la biche de la sainte femme! » Cette exclamation réjouit Firouz, mais il n'eut pas longtemps de quoi rire; un chien énorme, compagnon de la biche, saute sur lui, le terrasse, lui tient la gorge serrée avec ses fortes pattes, et semble attendre les ordres de quelqu'un pour l'étrangler. Je n'osais ni crier ni attaquer le chien, de peur de l'animer; je ne pouvais essayer de lui couper la tête d'un seul coup, il était trop bien collé sur sa proie pour le hasarder; enfin j'étais prêt à expirer de terreur, quand je vis accourir une femme voilée qui obligea le chien à quitter prise, et qui ensuite se tournant vers moi, me dit: « Je ne croyais pas, roi de Kharezme, vous retrouver dans un lieu où j'étais venue m'ensevelir toute vivante. Je viens de rendre, selon le précepte divin, le bien pour le mal, en sauvant la vie à Firouz; ne rendez pas le mal pour le bien en détruisant ces peuples, qui, loin de chercher à me venger, ignorent même l'injure qui m'a été faite. »

En achevant ces mots, elle lève son voile, nous découvre le visage majestueux de Rondabah, et, s'éloignant de nous d'un pas précipité, nous laisse dans un étonnement inexprimable.

Firouz se remit le premier. « Eh bien! me dit-il, doutez-vous à présent de l'habileté en magie de Rondabah? Que ferons-nous pour nous garantir de ses embûches? Je n'y vois qu'un seul moyen: surprénons-la cette nuit; allons, avec un détachement de nos soldats les plus dévoués, la brûler toute vive dans sa retraite, que nous nous ferons adroitement enseigner, ou résolvons-nous à être mis en pièces par les Afrites qui la servent sous la forme d'animaux. »

— Quelle horreur ! m'écriai-je ; quoi ! nous reconnaitrions ainsi le service qu'elle vient de nous rendre ! Quelle qu'elle soit, elle vient de vous délivrer d'une mort cruelle.

— Ah ! prince crédule, répondit Firouz, ne voyez-vous pas que l'infâme sorcière n'a fait que différer sa vengeance, qu'elle a craint qu'en la hâtant elle s'exposerait à en perdre le fruit ? Mais que dis-je ? Ce n'est qu'à moi qu'elle en veut, et j'y consens ; j'ose espérer qu'après ma mort elle vous épargnera, et se contentera de vous rendre son esclave.

Ce discours eut tout l'effet que Firouz en attendait ; je n'étais plus à moi-même dès qu'il me faisait entrevoir le moindre danger pour lui. Je fus aussi ardent qu'il pouvait le désirer dans l'exécution de son noir et affreux complot. Les flammes qui consumèrent l'habitation rustique de Rondabah furent allumées par mes mains ainsi que par les siennes ; et malgré les paysans d'alentour, à qui nous donnions la mort pour prix de leur compassion, nous ne quitâmes ce lieu que quand nous crûmes Rondabah ensevelie sous un monceau de cendres.

Quelques jours après, je voulus faire avancer mon armée dans l'intérieur du pays, mais me trouvai bientôt arrêté par les troupes ennemies, à la tête desquelles étaient le roi de Ghilan et son fils. Il fallut donner bataille. Firouz voulut, malgré moi, combattre à mes côtés : je n'en fus pas plus vaillant pour cela, je songeais moins à attaquer qu'à parer les coups qu'on lui portait ; il se jetait au-devant de ceux qui m'étaient adressés ; nous ne nous perdions pas de vue l'un l'autre ; on ne pouvait douter que chacun de nous ne défendît sa propre vie dans celle de son ami.

Le prince de Ghilan m'avait cherché partout ; il me joignit enfin, et, fondant sur moi, le sabre levé : « Roi de Kharezme, me dit-il, tu vas payer de ta vie l'injure atroce que tu as faite à ma sœur ; si je l'avais su plus tôt, j'aurais été te chercher jusqu'en ton palais, malgré les noirs esprits qui l'habitent. »

Il avait à peine achevé ces mots, que la main qui tenait

le fer vengeur dont il me menaçait tomba par terre d'un revers du sabre de Firouz. Le roi de Ghilan accourt — il écume de rage — il nous porte deux furieux coups : j'évite celui qui m'était adressé, mon ami est atteint à l'épaule par l'autre ; je le vois chanceler. Faire voler en l'air la tête du vieux roi, prendre Firouz sur mon cheval et m'éloigner à toute bride — tout cela fut l'affaire d'un instant.

Le fils de Filanshaw avait perdu connaissance ; je n'étais guère en meilleur état. Au lieu de reprendre le chemin de mon camp, je m'enfonçai dans une forêt épaisse et sombre, où je ne faisais que tourner comme un insensé. Heureusement un bûcheron nous aperçut ; il s'approcha de nous et, en arrêtant mon cheval, me dit : « Si vous n'avez pas tout à fait perdu la raison, si vous ne voulez pas que ce jeune homme expire dans vos bras, suivez-moi jusqu'à la cabane de mon père ; vous y serez secourus. »

Je me laisse conduire ; le vieillard nous reçoit avec bienveillance ; il fait mettre Firouz sur un lit, court chercher un élixir qu'il lui fait avaler ; puis me dit : « Un moment plus tard, ce jeune homme était mort ; il a presque perdu tout son sang ; il fallait d'abord réparer cette perte. A présent nous examinerons sa blessure ; et, tandis que mon fils va dans la forêt chercher une herbe fraîche dont j'ai besoin, vous m'aidez à déshabiller votre ami. »

J'agissais machinalement et d'une main tremblante ; mais je revins bien vite à moi-même lorsqu'en ouvrant la veste de Firouz je vis un sein que les houris auraient envié. « Ah ! c'est une femme ! » dit le vieillard.

— Qu'Allah en soit loué, m'écriai-je, dans un délire de surprise et de joie ; mais que dites-vous de sa blessure ?

— Qu'elle n'est pas mortelle, me dit le bonhomme en l'examinant, et que quand j'aurai bandé sa plaie elle reviendra à la vie. Calmez-vous donc, jeune homme, continua-t-il, et surtout ménagez le repos de celle que je vois bien que vous aimez passionnément ; une émotion violente la ferait expirer à vos yeux.

Le transport d'amour et de joie qui s'était emparé de mon âme céda la place à la crainte que me causèrent les paroles alarmantes du vieillard; je l'aidai en silence à faire son office, puis ayant enveloppé dans des couvertures de peau de léopard la défaillante Firouzkah — car c'était cette princesse elle-même — j'attendis dans des angoisses mortelles qu'elle rouvrît ses yeux à la lumière.

L'espoir que le vieillard m'avait donné ne tarda pas à être confirmé; ma bien-aimée fit un soupir, tourna ses yeux languissants sur moi, et me dit : « Où sommes-nous, mon ami ? la bataille serait-elle perdue, et... ? » — « Non, non, interrompis-je en lui mettant la main sur la bouche, tout est gagné, puisque votre précieuse vie est sauvée; mais tenez-vous tranquille, vous ne sauriez croire tout le mal qu'il pourrait en arriver si vous parliez trop. »

Firouzkah comprit tout le sens de ces mots; elle se tut, et bientôt la faiblesse où elle était la jeta dans un profond sommeil.

Le vieillard l'observait d'un œil content, tandis que ma respiration répétait les mouvements de son sein élastique, sur lequel j'avais doucement posé la main. Elle dormit ainsi pendant deux heures, et ne se réveilla que lorsque le bûcheron entra brusquement dans la cabane. Il n'apportait point l'herbe que son père lui avait demandée, et je lui en témoignais ma surprise; mais Firouzkah, que le repos avait ranimée, m'interrompant : « Tu as, du moins, lui dit-elle, quelques nouvelles à nous conter ? »

— Oh ! oui, oui, répondit-il, et de très bonnes. L'armée des Kharismiens a été taillée en pièces, leur camp pillé, et la victoire serait complète si l'on pouvait rattraper ces deux méchants princes, Alasi et Firouz, qui se sont enfuis après avoir tué notre roi et son fils. Mais la princesse Rondabah, qui est montée sur le trône, les fait chercher partout, et promet de si grandes récompenses à qui les trouvera, qu'elle ne saurait manquer de les avoir bientôt en son pouvoir.

— Ah ! que je suis charmée de ce que tu me dis, s'écria Firouzkah, sans qu'il parût la moindre altération sur son visage; on nous avait assurés que Rondabah avait été brûlée dans sa maison champêtre; et j'en étais fâchée, car je sais qu'elle est une excellente princesse.

— Elle est encore meilleure que vous ne le pensez, répliqua le paysan d'un air malin; et c'est pour cela que le Ciel l'a protégée. Le prince son frère l'avait trouvée par hasard et emmenée avec lui quelques heures avant l'attentat dont vous parlez, lequel, s'il plaît à Dieu, ne tardera pas à être puni.

Tout en disant ceci d'un ton qui marquait assez qu'il nous prenait pour ce que nous étions, le rustre fit signe à son père de le suivre. Ils sortirent tous deux, et nous entendîmes au loin les pas de plusieurs chevaux. Alors, Firouzkah, se levant sur son séant, et me présentant un rasoir qu'elle tira de dessous sa robe, me dit, à mi-voix : « Vous voyez, cher Alasi, le danger où nous sommes; hâtez-vous de couper mes renaissants cheveux et de les jeter dans ces flammes. Ne me répliquez pas un seul mot; si vous perdez un instant, c'en est fait de nous. »

Je n'avais qu'à obéir à un ordre si pressant, et je le fis. Un moment après un Dive, sous la forme d'un Ethio-pien, parut à nos yeux, et demanda à Firouzkah ce qu'elle voulait de lui. « Je veux, répondit-elle, que tu me portes à l'instant même, avec mon ami, dans la caverne du mage ton maître, et qu'en passant tu écrases ces deux misérables qui sont à marchander notre vie. »

Le Dive ne se le fit pas dire deux fois : il nous prit tous deux dans ses bras, sortit de la cabane, qu'avec un coup de pied il fit tomber sur nos hôtes et fendit les airs si rapidement que j'en perdis connaissance.

Quand je revins à moi je me trouvai dans les bras de Firouzkah, et ne vis que ce charmant visage affectueusement collé contre le mien. Je refermai doucement les paupières, comme on fait lorsqu'on veut continuer un agréable songe; mais je sentis bientôt que mon bonheur était

réel. « O méchant Firouz! ô cruelle Firouzkah! m'écriai-je. Quels tourments vous m'avez causés! » Tout en disant ces mots, j'accablais de baisers ardents ces belles et douces lèvres qui avaient pressé les miennes dans mon état d'insensibilité, et qui alors cherchaient à se dérober à mes transports; quand tout à coup me ressouvenant de la blessure de ma bien-aimée, je lui donnai le temps de respirer pour répondre aux alarmes que je lui témoignai.

— Calmez-vous, cher Alasi, me dit-elle, je suis parfaitement guérie, et tout vous sera dans peu éclairci. Cependant, levez la tête et regardez autour de vous.

J'obéis et crus être sous un nouveau firmament parsemé d'étoiles mille fois plus brillantes et plus rapprochées de nous qu'elles ne le sont dans leur cours naturel; je tournai la vue de tous côtés, et il me parut que j'étais dans une vaste plaine environnée de nuages transparents qui renfermaient, avec nous, les plus belles et les plus délicieuses productions de la terre. « Ah! dis-je, après un moment de surprise, et en embrassant Firouzkah, que m'importe que nous ayons été transportés dans le Cheheristan! Le vrai séjour du bonheur est dans tes bras. »

— Ce n'est point ici le Cheheristan, me répondit la fille de Filanshaw; ce n'est que la caverne du mage, dont un nombre infini d'êtres supérieurs à notre sphère se plaisent à changer les décorations. Mais tel que puisse se trouver ce lieu, et quels que soient ceux qui l'habitent, tout y préviendra vos désirs. N'est-il pas vrai mon père? continua-t-elle en haussant la voix.

— Oui, sans doute, répondit le Mage, en paraissant subitement à mes yeux, et s'avançant vers moi d'un air riant, le prince Alasi sera traité ici comme il a traité ma chère Firouzkah; et de plus il possédera, s'il veut, à jamais cette perle précieuse que je lui avais confiée. Allons, qu'on serve à l'instant le banquet de nocé, et que tout s'arrange pour ce grand événement.

Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles que la caverne

changea d'aspect, prit une forme ovale et bornée et parut toute incrustée de pâles saphirs. Sur un divan en demi-cercle se trouvèrent rangés des musiciens et des musiciennes qui charmèrent nos oreilles par un concert mélodieux, tandis que de leurs têtes, environnées de rayons, nous recevions une lumière plus pure et plus douce que nous auraient donné un millier de flambeaux.

Autour d'une table, couverte d'excellents mets et de vins exquis, où nous étions placés, couraient de tous côtés des jeunes garçons persans et des petites filles géorgiennes qui s'empressaient à nous servir. Tous étaient aussi blancs et aussi gracieux que le jasmin qui couronnait leurs blonds cheveux; à chacun de leurs mouvements les robes de gaze qui les couvraient à demi, exhalaient les plus suaves parfums d'Arabie la bienheureuse.

Après le repas, qui fut fort gai, et pendant lequel Firouzkah, qui ne pouvait si tôt oublier le rôle de Firouz, fit mille agréables niches aux enfants qui nous versaient à boire, le Magé ordonna un profond silence, et, s'adressant à moi, dit: « Vous êtes sans doute surpris, roi de Kharezme, qu'avec le pouvoir que j'ai, je me suis donné la peine d'aller chez vous réclamer votre protection pour le trésor qu'on m'avait confié. Vous ne comprenez pas mieux la raison du déguisement de Firouzkah, et pourquoi on vous a si longtemps laissé en proie à un délire que vous ne compreniez guère, et qui pouvait si aisément être expliqué. »

« Sachez donc que les Shirvaniens, de tous temps mutins, et mécontents de leurs maîtres, avaient commencé leurs murmures sur ce que Filanshaw n'avait point d'enfants; mais quand enfin la reine son épouse devint grosse, ils n'en parlèrent que plus haut et plus insolemment. « Il faut qu'elle ait un fils! » crièrent-ils autour de la citadelle royale; « nous ne voulons pas d'une princesse qui nous mettrait sous le joug d'un prince étranger. Il faut absolument qu'elle ait un fils! »

« La pauvre reine avait bien assez de son mal sans de telles alarmes : elle dépérissait à vue d'œil. Filanshaw vint me consulter. « Il faut tromper ces insensés, lui dis-je; « c'est encore plus qu'ils ne méritent. Si la reine accouche « d'une fille, faites-la passer pour un garçon et pour ne « pas s'en fier à des nourrices, envoyez-la ici; ma femme « Soudabé l'élèvera avec uné tendresse de mère, et quand « il en sera temps jé ne lui épargnerai pas mes soins. » Cet expédient rendit la reine à la vie. Firouzkah naquit; on la nomma Firouz; sous ce nom, sa naissance fut célébrée par des réjouissances publiques; et Soudabé, qui la reçut des mains du roi, l'apporta dans ma caverne. d'où elle allait de temps en temps se montrer à la cour.

« Nous lui donnâmes la double éducation qu'il convenait à tout hasard de lui donner. Elle recevait les instructions de Soudabé et les miennes avec une égale avidité, et puis allait se délasser de l'attention qu'elle nous avait prêtée avec les Dives qui hantent ma caverne sous toutes sortes de formes. Ces esprits actifs étaient si attachés à Firouzkah qu'elle n'avait aucun caprice qu'ils ne fussent prêts à contenter. Les uns lui enseignaient les divers exercices convenables aux deux sexes; d'autres l'amusaient par des jeux agréables et des contes merveilleux; un grand nombre d'entre eux couraient le monde pour lui chercher des curiosités rares et des nouvelles intéressantes. Elle n'avait jamais le temps de s'ennuyer, et revenait avec des transports de joie à ma caverne après avoir été obligée de passer quelques jours à Samakhié.

« La princesse de Shirvan avait commencé sa quatorzième année lorsque le Dive Ghulfaquair lui apporta malicieusement votre portrait. Dès lors elle perdit sa gaieté naturelle, ne fit que rêver et soupirer, et nous jeta dans une inquiétude aisée à concevoir; elle nous cachait soigneusement le sujet de sa peine et le Dive se gardait bien de nous l'apprendre; il était d'ailleurs assez occupé à suivre vos pas pour lui rendre compte de tout ce que

vous faisiez. L'humeur farouche qu'il vous attribuait ne faisait qu'irriter la passion de votre amante; elle brûlait d'envie de vous apprivoiser, et bientôt la suite des événements lui en fit naître l'espoir. La révolte ouverte des Shirvaniens, la prière que me fit Filanshaw de ne point exposer sa fille à la fureur des rebelles, et d'en disposer comme jé le jugerais à propos, enhardirent Firouzkah à me parler librement.

« O vous qui me tenez lieu de père, me dit-elle, vous qui m'avez enseigné à ne point avoir honte des passions que la nature nous donne, sachez que j'aime le prince Alasi, roi de Kharezme, et que je veux tâcher d'en être aimée, quelque difficile que cela soit. Il n'est plus question de cacher mon sexe pour régner sur un peuple destructeur de toute ma famille, et que j'aurai à jamais en horreur; mais je crois devoir continuer mon déguisement pour m'insinuer dans le cœur que je veux posséder. Alasi néglige les femmes; c'est sous le nom d'ami que je dois lui faire sentir leur pouvoir. Daignez conduire mes pas vers lui; demandez sa protection pour moi comme étant le fils du roi de Shirvan — il est trop généreux pour vous la refuser — et je vous devrai un bonheur sans lequel la vie me sera odieuse.

« Je ne fus point surpris du discours de Firouzkah; elle était femme, et voulait un époux, rien n'était si naturel; je me contentai donc de la questionner sur la manière dont elle vous avait connu. Elle me conta tout, et me parla de vous d'un ton qui me fit juger que la contradiction ne ferait que la rendre malheureuse. Alors je lui dis : « Je « vous mènerai au roi de Kharezme sous le nom de Firouz, « parce que je compte sur votre prudence et la fermeté « d'âme que je vous connais. Vous aurez besoin de l'un et « de l'autre, car j'ai découvert par mes lumières astrologiques que vous aurez une rivale redoutable, dont l'heure « de triomphe serait celle de votre désespoir éternel. Au « reste, si jamais vous avez besoin d'un secours surna-

« turel, brûlez vos cheveux, et mes Dives iront à l'ins-
« tant recevoir vos ordres ! » Vous savez le reste, roi de
Kharezme, continua le Mage. Firouz a bien réussi pour
Firouzkah; *il* a séduit votre cœur par ses amusantes folies,
elle le doit fixer par son amour et la sagesse dont elle
né s'est jamais écartée dans des moments dont peu de
femmes auraient surmonté le danger. »

— Oh ! j'ai couru grand risque de perdre ce cœur qui
m'a tant coûté, s'écria la princesse de Shirvan, et j'en
eusse perdu au moins une partie sans les Dives officieux
que j'appelai à mon secours au dépens de ma belle cheve-
lure, et qui représentèrent si bien Rondabah, Amru et
Kali; qu'en dites-vous, Alasi ?

— Que je chérirai à jamais le motif de cette injustice,
répondis-je, un peu troublé.

— Ma fille, dit le Mage, c'est sur votre soupçon de l'in-
constance de son cœur que tombe le mot d'injustice que
le prince Alasi vient de proférer; car il ne saurait ignorer
que chaque être a le droit d'employer toutes sortes de
moyens pour écarter de lui ce qui lui nuit ou peut lui
nuire, et que les mouvements de colère ou de crainte qui
nous y poussent sont excités en nous par l'âme vivifiante
et conservatrice de la nature. Mais les heures s'écoulent;
il est temps que vous recueilliez le fruit de vos peines réci-
proques. Recevez, roi de Kharezme, la princesse Firouz-
kah de ma main; emportez-la dans la chambre nuptiale;
et puissiez-vous y être embrasés d'une abondante portion
du feu que la terre renferme dans son sein, et où vont
toutes les nuits se rallumer les flambeaux des cieus. »

Nous pouvions nous passer des souhaits du Mage : les
sentiments qui échauffaient nos cœurs suffisaient à notre
félicité; l'amitié, l'amour avaient alternativement leurs
transports, et se confondaient dans des ravissements inex-
primables.

Firouzkah n'avait pas envie de dormir; elle me conta
comme dans un moment le Mage l'avait guérie de sa bles-

sure, me vanta beaucoup son pouvoir, et me conseilla de
lui demander à voir son Pyrée. Elle m'avoua qu'elle avait
été elle-même élevée dans la religion de Zoroastre, et qu'elle
la croyait la plus naturelle et la plus raisonnable de toutes.
« Jugez, ajouta-t-elle, si j'ai jamais pu me plaire aux
absurdités du Koran. J'aurais voulu que tous vos docteurs
musulmans eussent eu le sort du moullah qui m'excédait
d'ennui. L'instant où je l'engageai de se revêtir du cos-
tume d'un âne fut ravissant pour moi; j'aurais eu le même
plaisir à arracher toutes les plumes de l'ange Gabriel pour
le punir d'en avoir prêté une qui a écrit tant de sottises
— si, toutefois, j'avais été assez imbécile pour croire ce
conte. »

Il y avait eu un temps où de telles paroles m'auraient
paru d'une impiété insoutenable; elles ne me plaisaient
guère encore alors; mais ces restes de scrupules ne pou-
vaient tenir contre les attrayantes caresses dont Firouzkah
accompagnait chaque mot.

Un voluptueux sommeil s'empara enfin de nos sens, et
nous ne nous réveillâmes que quand les oiseaux, par la
vivacité de leurs chants, nous eurent appris qu'il était
grand jour.

Surpris d'une musique à laquelle je ne devais pas m'at-
tendre, je courus aux ouvertures de l'espèce de grotte où
nous nous trouvâmes, et vis qu'elles donnaient sur un jar-
din où était rassemblé tout ce que la nature a d'attrayant;
la mer, qui le bornait, relevait toutes les richesses que
la terre étalait à nos yeux.

— Est-ce encore ici une illusion ? demandai-je, car ce
ne peut être réellement la caverne du Mage.

— C'en est une issue, me répondit Firouzkah; mais il
vous faut plus d'un jour pour voir toutes les beautés de
ces lieux. Le Mage dit que tout est fait pour l'homme, et
qu'il doit se saisir de son bien quand il le peut. Il a em-
ployé une partie de sa vie à acquérir ce pouvoir; il en
jouit dans l'autre.

Je ne manquai pas de témoigner au Mage un grand désir de voir son Pyrée. « Vous en serez content, me dit-il d'un air satisfait; mais je ne puis vous y mener qu'après vous avoir fait visiter mes bains et que vous serez revêtus de robes convenables à la majesté du lieu. »

Je consentis à tout pour plaire à Firouzkah; et dans la crainte de l'offenser je retins l'envie de rire qu'excitèrent les robes grotesques dont on nous affubla tous deux. Mais que devins-je en entrant dans le Pyrée? Jamais spectacle, excepté celui que m'a présenté ce funeste palais, ne m'a autant frappé de surprise et de terreur.

Le feu qu'adorait le Mage paraissait sortir des entrailles de la terre et s'élever jusqu'au-dessus des nues! Sa flamme brillait tantôt d'un éclat que les yeux ne pouvaient soutenir, tantôt elle jetait une lueur bleuâtre qui contribuait à rendre les objets qui nous entouraient plus hideux encore qu'ils ne l'étaient en effet. Le grillage d'un ardent airain qui nous séparait de ce dieu effrayant, ne pouvait entièrement me rassurer. Nous étions de temps en temps couverts de tourbillons d'étincelles, dont le Mage se tenait pour fort honoré, mais dont je me serais passé très volontiers. Dans la partie du temple où nous étions les murailles étaient tapissées de cheveux de toutes les couleurs, que, de distance en distance, relevaient des pyramides de crânes humains qu'on avait enchâssés dans de l'or et de l'ébène. A tout ceci était joint une odeur de soufre et de bitume, qui transperçait le cerveau et ôtait la respiration. Je tremblais; mes jambes allaient se dérober sous moi; Firouzkah me soutint. « Sortons, lui dis-je tout bas; ôte-moi de la présence de ton dieu; la tienne a seule pu me la faire supporter un instant. »

J'avais besoin, pour me refaire, du bon air que les Dives nous firent parvenir en perçant à jour la voûte de la caverné dans le lieu où nous avions soupé la veille, et qu'ils décorèrent d'une manière nouvelle — sans oublier un repas exquis qui me mit en état d'écouter le Mage avec plus de

patience. Tout ce que me dit cét hôte redoutable sur sa religion ne m'était pas nouveau, et j'y fis peu d'attention; mais sa morale me plut, parce qu'elle flattait les passions et éteignait les remords. Il nous vanta beaucoup son Pyrée, nous apprit que les Dives l'avaient construit, mais que c'était lui-même qui l'avait orné au hasard de sa vie. Je ne lui demandai aucune explication sur ce point; je craignais même qu'il ne me la donnât. Je ne pouvais penser à ces têtes de morts, à ces cheveux, qu'il appelait ornements, sans frémir, j'aurais craint toutes choses en ce lieu si je n'eusse pas été aussi sûr que je l'étais du cœur de Firouzkah.

Heureusement ce n'était qu'une fois par jour que j'étais obligé d'essuyer la conversation du Mage; le reste du temps était employé en toutes sortes d'amusements et de plaisirs. Les Dives ne nous en laissaient pas manquer; et Firouzkah les leur faisait diversifier selon mes goûts. Ses soins empressés, sa tendresse ingénieuse répandaient une telle volupté sur tous mes moments, que je n'étais guère en état de les compter; enfin, le présent m'avait fait si bien oublier le passé, qu'il ne m'arriva pas une seule fois de me ressouvenir de mon royaume. Le Mage ne fit que trop tôt finir cet espèce de délire. Un jour, jour malheureux! il nous dit: « Nous allons nous séparer, mes chers enfants; l'heure du bonheur après lequel je soupire depuis tant d'années s'approche; je suis attendu dans le Palais du Feu Souterrain, où je vais nager dans des joies et posséder des trésors que l'imagination de l'homme ne saurait se représenter. Hélas! que n'est cette heure propice arrivée plus tôt! l'inexorable mort ne m'aurait pas ravi ma chère Soudabé, elle dont les charmes n'avaient jamais éprouvé le pouvoir rigoureux du temps. Nous aurions partagé ensemble cette félicité parfaite que ni les accidents, ni la vicissitude des choses de la vie ne sauraient altérer au lieu où je vais. »

— Ah! où est ce séjour divin? m'écriai-je, où l'on vit

dans l'heureuse éternité d'une tendresse mutuelle : laissez-nous vous y suivre !

— Vous le pourrez si vous adorez mon dieu, répondit le Mage; si vous rendez hommage aux puissances qui le servent, si vous méritez sa faveur par les sacrifices qu'il demande.

— J'adorerai quel dieu que ce soit, dis-je, s'il m'accorde de vivre à jamais avec Firouzkah, affranchi de l'horreur de voir la pâle maladie ou le fer meurtrier attaquer ses beaux jours. Qué faut-il faire de plus ?

— Il faut, répliqua le Mage, faire recevoir la religion de Zoroastre dans vos Etats, abattre les mosquées, élever des Pyrées à leur placé, et enfin sacrifier sans pitié tous ceux que vous ne pouvez convertir à la vraie foi. C'est là ce que j'ai fait moi-même, quoique je n'aie pu agir aussi ouvertement que vous pouvez le faire, témoin tous ces cheveux dont les murs de mon Pyrée sont couverts — chers témoins ! qui vont me faire ouvrir les portes de la seule demeure où on jouit d'une félicité permanente.

— Allons donc bien vite faire couper des têtes, dit Firouzkah, et nous faire un trésor de cheveux ! Vous conviendrez, mon cher Alasi, que le sacrifice des insensés qui ne voudront pas nous croire est bien peu de chose pour obtenir le bien suprême de nous aimer éternellement.

Ces paroles flatteuses de Firouzkah furent suivies de mon plein consentement à tout; et le Mage, au comble de ses vœux, reprit : « Je m'estime fort heureux, roi de Kharezme, de vous avoir enfin convaincu de la vérité de ma croyance; j'en avais plusieurs fois désespéré, et je n'eusse pas pris tant de peine avec vous si vous n'aviez pas été l'époux de la fille de Filanshaw, mon ami et mon disciple. Quels honneurs votre conversion ne va-t-elle pas m'attirer dans le Palais du Feu Souterrain ! Partez donc dès cette heure même; vous trouverez un vaisseau tout équipé sur cette rive. Vous serez reçu avec accla-

mation dans votre royaume; faites-y tout le bien que vous pourrez, et souvenez-vous que de détruire ceux qui sont obstinés dans l'erreur est compté pour un grand bien par le dieu sévère que vous avez promis de servir. Quand vous jugerez avoir mérité votre récompense, rendez-vous à Istakhar, et brûlez-y sur la Terrasse des Phares les chevelures de tous ceux que vous aurez fait périr dans une si bonne cause. L'odorat des Dives sera frappé de cette agréable senteur; ils vous découvriront l'escalier rapide, vous ouvriront le portail d'ébène; je vous recevrai dans mes bras, et vous ferai rendre les hommages qui vous sont dus. »

Ce fut ainsi que je cédaï à la dernière séduction du Mage. Je me serais moqué de ses sermons, mais mon cœur était trop intéressé dans ses promesses pour pouvoir y résister. J'eus un moment la pensée qu'elles pouvaient être trompeuses; mais bientôt je décidai que tout devait être hasardé pour le bien promis.

Sans doute le Mage, excité par l'ambition et la convoitise, fit le même calcul, et s'y trouva déçu, comme le sont tous les malheureux qui viennent ici.

Le fanatique adorateur du feu voulut nous voir embarquer; il nous embrassa affectueusement sur le rivage, et nous recommanda de garder auprès de nous, comme des serviteurs à toute épreuve, les vingt nègres qui devaient faire la manœuvre de notre vaisseau. A peine avions-nous mis à la voile que nous entendîmes un fracas épouvantable, comme celui que fait le tonnerre quand il frappe les montagnes et comble les vallées de leurs décombres. Nous vîmes le rocher que nous venions de quitter s'écrouler dans la mer. Nous entendîmes les cris de joie dont les Dives faisaient retentir l'air, et nous jugeâmes que le Mage avait déjà pris la route d'Istakhar.

Nos vingt nègres étaient si bons navigateurs, si adroits, si alertes, que nous les aurions pris pour être du cortège surnaturel du Mage, s'ils ne nous avaient dit eux-mêmes

qu'ils étaient simplement les humbles adorateurs du feu. Comme leur chef, nommé Zouloulou, paraissait très initié dans les mystères de la caverne, je lui demandais ce qu'étaient devenus les pages et les petites Géorgiennes que nous avions pris en amitié. Il me répondit que les Intelligences qui les avaient amenés au Mage en avaient disposé, sans doute pour le mieux, et qu'on pouvait bien s'en rapporter à elles.

Mes sujets célébrèrent mon retour et mon mariage par des transports de joie qui me firent rougir des intentions que j'avais contre eux. Ils avaient trouvé Firouz aimable; ils trouvèrent Firouzkah divine sous les habits de son sexe. Ma mère, surtout, l'accabla de caresses; mais elle changea de ton quand nous trouvâmes que Motaleb, qu'elle venait d'établir son premier ministre, avait mis le désordre dans toutes les affaires dont il était chargé. Elle avait pris en fantaisie ce vizir ignorant, et trouvait fort mauvais que nous fussions en colère contre lui. Firouzkah, qui s'embarrassait très peu de ce qu'elle pensait, me disait tout bas : « Motaleb a une bonne provision de cheveux; faisons-lui couper la tête. » Je me contentai de le déposer. Je mis à sa place un faible vieillard qui ne s'opposait à rien, et qui ne manqua pas de faire démolir la grande Mosquée de Zerbend aussitôt que je lui en eus donné l'ordre.

Ce coup d'Etat étonna tout le monde. La reine ma mère accourut pour me demander ce que je prétendais par une telle impiété. « N'entendre plus parler de votre Mahomet et de ses rêveries, lui répondit tranquillement Firouzkah, et établir dans le Kharezme la religion de Zoroastre comme la seule digne d'être crue. » A cette réponse la bonne princesse ne put plus se contenir; elle m'accabla d'injures, et fit contre nous des imprécations qui n'ont que trop eu leur effet. Je l'écoutai sans ressentiment; mais Firouzkah prévalut sur moi de la faire conduire dans sa tour, où bientôt elle finit sa vie dans l'amertume et les regrets de m'avoir mis au monde.

Les iniquités ne me coûtaient plus; j'étais résolu à tout pour me délivrer des craintes que mon amour effréné avait conçues.

Je trouvai d'abord si peu de résistance à mes volontés que Firouzkah, qui voyait les courtisans et l'armée s'y soumettre sans peine, me disait : « Où prendrons-nous des cheveux ? Que de tresses je vois qui nous conviendraient à merveille, si les têtes qui les portent étaient un peu plus rétives; il faut espérer qu'elles se raviseront, ou nous courons risque de n'aller jamais à Istakhar. »

Elles se ravisèrent en effet; la plupart de ceux qui allaient aux Pyrées que j'avais fait élever n'attendaient qu'un moment favorable pour éclater contre moi. Nous découvrîmes plusieurs complots; et alors commencèrent les sacrifices. Firouzkah voulut agir avec ordre; comme elle connaissait les talents de Zouloulou, elle l'établit notre grand prédicateur. Elle le faisait tous les jours monter sur une haute tribune qu'on avait érigée au milieu de la grande place où s'assemblait le peuple; là le nègre effronté, revêtu d'une robe d'un rouge éclatant, avec une contenance assurée, et une voix perçante, débitait son sermon, tandis que ses dix-neuf confrères, qui se tenaient au pied des degrés de la tribune, le sabré nu à la main, coupaient les têtes de tous ceux qui ne voulaient pas croire ce qu'on leur prescrivait, et prenaient bien soin de s'emparer de leurs cheveux.

Le pouvoir était encore de mon côté; j'étais aimé du soldat, qui, en général, s'embarrasse très peu du dieu qu'il sert pourvu qu'il soit caressé de son roi.

La persécution fit l'effet qu'elle fait toujours. Les peuples s'empressaient à être martyrs; ils accouraient de toutes mes provinces pour se moquer de Zouloulou, — que rien ne déconcertait, — et pour se faire couper la tête.

Le carnage devint enfin si grand que l'armée commença à s'en scandaliser. Motaleb l'excitait à la révolte. Il envoya secrètement, au nom de l'armée, des grands, et du peuple, offrir le royaume de Kharezme à Rondabah, et l'inviter à

venir vengèr la mort de son père, de son frère, et ses propres injures.

Nous n'avions pas manqué d'avis sur ces trames sourdes, car les flatteurs se détachent rarement d'un roi tant que la couronne brille sur sa tête; mais nous ne primes véritablement l'alarme que quand nous nous aperçûmes que nous devenions le parti le plus faible. Mes gardes avaient déjà permis qu'on maltraitât les nègres plus d'une fois : il en avait coûté les deux oreilles à Zouloulou, qui fut le premier à nous conseiller de ne pas perdre le fruit de nos travaux.

Par les soins et la vigilance de ce zélé serviteur, tout fut bientôt prêt pour notre voyage. Au milieu de la nuit je quittai mon royaume, — que j'avais fait se révolter presque entièrement contre moi — d'un cœur aussi triomphant que si j'étais venu de le conquérir.

Firouzkah me persuada de lui laisser reprendre ses habits d'homme : et c'est pourquoi le calife Vathék a méconnu son sexe. Nous montâmes, elle et moi, deux chevaux arabes aussi superbes, aussi véloces que Shebdid et Bariz, les mémorables coursiers de Khosrou; les vingt nègres conduisaient chacun un chameau, dont dix étaient chargés de cheveux.

Quoique nous fussions fort empressés d'arriver au terme de notre voyage, nous ne nous hâtions pas trop. C'était, sans doute, par pressentiment que nous ne pouvions pas nous résoudre d'abandonner les plaisirs présents pour ceux que nous nous promettons dans l'avenir. Nous campions tous les soirs, et nous nous arrêtions des jours entiers dans les lieux de délices que notre route nous présentait. Depuis une demi-lune nous jouissions des beautés de la vallée de Maravanahar, lorsqu'une nuit je m'éveillai en sursaut agité par un songe confusément horrible; mais que devins-je en ne trouvant pas Firouzkah à mon côté? Je me levai tout hors de moi-même, et sortis de ma tente pour la chercher, quand je la rencontrai tout éperduë qui venait à moi. « Sauvons-nous, mon cher Alasi, me dit-elle; montons à cheval à l'instant, gagnons le désert, qui est à peu de para-

sanges d'ici; Zouloulou en connaît les détours, et nous mettra à l'abri du danger qui nous menace. »

— Je ne crains rien, ma bien-aimée, lui répondis-je, puisque je te retrouve; mais je te suivrai partout où tu voudras aller.

Au point du jour nous entrâmes dans un bois si touffu qu'à peine les rayons du soleil pouvaient y pénétrer.

— Arrêtons-nous ici, me dit Firouzkah, et que je vous conte l'étrange aventure qui m'est arrivée. Je dormais auprès de vous lorsque Zouloulou, en me réveillant avec précaution, m'est venu dire à l'oreille que Rondabah n'était qu'à cent pas de nous, qu'elle s'était un peu éloignée de l'armée qu'elle conduisait en Kharezme, et qu'elle était à se reposer sous un pavillon, sans autre suite qu'un petit nombre de gardes et quelques femmes, qui tous dormaient profondément. A ces paroles j'ai été saisie de crainte et de fureur, je me suis souvenue de la prédiction du Mage, et, m'étant bien vite habillée, j'ai tâté si mon sabre était bien tranchant. « Que prétendez-vous faire? m'a dit l'eunuque; modérez ce transport, et apprenez que vous ne pouvez rien sur la vie de Rondabah. Le Mage m'a ordonné de vous en avertir, si l'occasion s'en présentait, et de vous assurer que vous péririez vous-même dans l'entreprise, car une puissance à laquelle rien ne peut s'opposer protège la princesse de Ghilan; mais si vous voulez vous calmer et suivre mon avis, nous lui ferons plus de mal que si nous lui coupions la tête. » Tout en parlant ainsi, nous nous étions éloignés de votre tente, et enfin parvenus au lieu où nous adressions nos pas. Zouloulou, voyant que je gardais un profond silence, m'a dit : « Vous faites bien de vous en fier à moi; je vais faire respirer à tous ces gens-ci une odeur qui les empêchera de se réveiller de quelque temps; nous pénétrons sans peine jusqu'au pavillon, et avec une pommade que voilà, et qui a la vertu de rendre affreux le plus beau visage, nous barbouillerons à plaisir celui de votre ennemie ! »

« Tout s'est bien passé comme Zouloulou l'entendait; mais

Rondabah, dont nous avons laissé le sommeil au cours de la nature, m'a presque empêchée de finir mon opération. Je la frottai si fortement qu'elle s'est réveillée en faisant un cri de douleur et d'effroi. Je me suis hâtée d'achever l'ouvrage; puis, ayant détaché un miroir qui pendait à la ceinture d'une de ses femmes, et le lui ayant présenté, je lui ai dit : « Avouez, majestueuse princesse, que ce petit monstre de Firouz est bien galant, et se flatte que ce fard, qu'il vient de vous appliquer, vous fera souvenir de lui. » Je ne sais si le mâle courage de Rondabah a été vaincu par l'effroi que lui a causé ma présence, ou par le désespoir de se trouver l'objet le plus hideux du monde; mais elle s'est évanouie, et nous l'avons laissée reprendre ses sens à loisir.

« Le plaisir d'avoir empêché ce triomphe de ma rivale, que le Mage m'a prédit, a bientôt fait place à la crainte que nous ne fussions poursuivis dans peu; mais nous voilà en sûreté : reposons-nous ici. Mon sein, encore palpitant des justes alarmes que j'ai eues, vous servira d'oreiller. Hélas ! ni Firouzkah ni Firouz n'ont jamais été cruels que quand on leur a disputé votre cœur ! »

Le tour séduisant que Firouzkah donna à sa courte narration ne me fit pas prendre le change sur l'atrocité et l'indécence du crime qu'elle venait de commettre; je m'étonnai qu'avec un cœur tendre et sensible à l'excès pour moi, elle fût capable des acharnements les plus frénétiques et des cruautés les plus horribles; mais plus que tout j'étais frappé de ce que Zouloulou lui avait dit pour l'empêcher de pousser l'attentat plus loin. « La puissance qui protège la vie de Rondabah, me disais-je, aime sans doute les bons, car Rondabah est bonne ! Ce n'est donc pas cette pure et suprême puissance qui va recevoir dans son palais des méchants tels que nous. Mais si elle est supérieure à toutes les autres, qu'allons-nous devenir ? O Mahomet ! O prophète chéri du Créateur du monde ! tu dois m'avoir abandonné sans ressource; il ne me reste d'asile que chez tes ennemis ! »

Cette pensée de désespoir fut la conclusion du dernier de mes remords. C'était la princesse de Ghilan qui les excitait toujours, mais en vain, dans mon cœur.

J'aidai à Firouzkah à me tirer de la rêverie qui l'inquiétait; je ne pouvais rappeler le passé, — probablement je ne l'eusse pas voulu; — il ne me restait qu'à me jeter, les yeux fermés, dans l'abîme de l'avenir.

Une douce pluie de tendres baisers fit disparaître ce nuage; mais Firouzkah, en m'enivrant d'amour, redoublait la crainte que j'avais de la perdre par quelque événement aussi imprévu que celui qui venait d'arriver; de son côté, elle ne pouvait se rassurer même sur la laideur de Rondabah : elle regrettait le temps que nous avions perdu dans le chemin qui, à ce qu'elle croyait, et que je m'efforçais de croire, aboutissait au vrai séjour du bonheur. Ainsi, d'un commun accord, et à la grande joie de nos vingt eunuques nègres, nous fîmes la plus extrême diligence pour arriver à Istakhar.

Il était déjà nuit lorsque nous montâmes sur la Terrasse des Phares; nous la parcourûmes avec une sorte d'horreur, malgré tout ce que nous nous disions de tendre et d'encourageant. Le firmament n'offrait point à nos yeux la douce lueur de la lune; les étoiles seules y brillaient; mais leur vacillante clarté ne faisait que redoubler la sombre grandeur des objets qui frappaient notre vue. Nous ne regrettions aucune des beautés, ou des richesses, de la sphère que nous allions quitter; nous ne songions pas non plus à celles dont nous pouvions aller jouir; nous n'étions occupés que de l'espoir d'habiter un lieu où nous ne serions jamais séparés — et cependant des liens invisibles semblaient encore nous retenir sur la terre.

Nous ne pûmes nous empêcher de frémir en voyant que les nègres avaient achevé de former l'énorme pile de cheveux. D'une main tremblante nous approchâmes les torches qui devaient les allumer; et pensâmes mourir de frayeur quand la terre s'ouvrit devant nous en mille éclats épou-

vantables. A la vue de l'escalier dont la descente était si facile, à celle des cierges qui l'éclairaient, nous fûmes un peu rassurés; nous nous embrassâmes avec transport, et, nous prenant par la main, nous commençâmes à descendre avec précaution, quand les vingt nègres, auxquels nous ne songions plus, se précipitèrent si impétueusement sur nous que nous allâmes donner de la tête contre le portail d'ébène.

Je ne vous décrirai point la terrible impression que fit sur nous l'aspect de ce lieu, — tous ceux qui sont ici en ont éprouvé une semblable, — mais un objet de terreur qui nous fut particulier fut la rencontre du Mage. Il se promenait avec la main droite sur son cœur parmi la foule lugubre et errante; il nous aperçoit — les flammes qui dévoiraient son cœur sortent par ses yeux; — il nous darde un regard effroyable, et s'éloigne de nous avec précipitation. Un moment après un méchant Dive accosta Firouzkah : « Rondabah, lui dit-il, a recouvré sa beauté; elle vient de monter sur le trône de Kharezme; l'heure de son triomphe est celle de votre désespoir éternel. »

Enfin Eblis nous déclara toute l'horreur de notre sort. Quel dieu nous avons servi ! Quel arrêt épouvantable il nous a prononcé ! Quoi ! nous devons nous haïr, nous qui nous sommes tant aimés, qui étions venus ici pour ne jamais cesser de nous aimer, nous haïr éternellement ! O funeste, exécrationnable pensée qui anéantit notre être dans cet instant !

FIN DE L'HISTOIRE DU PRINCE ALASI
ET DE LA PRINCESSE FIROUZKAH

En sanglotant alternativement à ces mots, Alasi et Firouzkah se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et un morne silence régna longtemps parmi cette malheureuse compagnie.

Enfin Vathek le rompit, en demandant au troisième prince de conter son histoire : sa curiosité n'était point encore éteinte, car il était réservé pour le dernier supplice d'étouffer dans ces cœurs criminels toutes les passions, excepté celles de la haine et du désespoir.